

Collection POLICE

95^c

ALBERT DUBEUX

LE FAMEUX X.....





LE FAMEUX X...

Roman policier inédit

par ALBERT DUBEUX

CHAPITRE PREMIER

UN CRI DANS LA NUIT

Le mercredi 1^{er} février 19.., l'agent Barnègues, du XVI^e arrondissement, était de service rue Raynouard, à Passy, vers une heure du matin.

La nuit était froide et sombre. Pas d'étoiles au ciel ; le brouillard emplissait les rues de son étoupe grise. Une humidité sournoise s'insinuait à travers les vêtements, traversait gants et chaussures, favorisait l'éclosion des rhumes et des bronchites.

— Vivement la relève ! grogna l'agent Barnègues.

Il se trouvait dans cette partie de la rue Raynouard, qui avoisine la maison qu'habita Balzac. On y voit encore quelques villas entourées de jardins, derniers vestiges du temps où Passy était un village.

Soudain, comme il passait devant une de ces villas, un cri le fit sursauter :

— Au secours !... A moi !... hurlait une voix rauque.

Barnègues hésita une seconde. La villa d'où venait de jaillir cet appel tragique se trouvait au fond d'un petit jardin fermé par une grille. Nulle lueur n'apparaissait sur la façade.

Déjà, le représentant de l'ordre s'était ressaisi. Il courut à la grille, qui n'était pas fermée à clé, traversa

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. n° 340

le jardin en trois bonds. Mais avant qu'il eût gravi les trois marches du perron, la porte de la demeure s'ouvrit ; un homme jaillit littéralement du vestibule obscur.

— Hé, vous... Arrêtez ! cria l'agent.

En même temps, il empoignait l'homme au collet. Mais l'autre s'était dégagé ; il fit un saut en arrière, son bras se détendit, et l'agent Barnègues crut qu'une masse de forgeron l'atteignait en plein visage : des étoiles dansèrent devant ses yeux, une volée de cloches lui emplit les oreilles. Sans proférer une plainte, il s'éroula à terre, évanoui...

.....

— ...Il s'éroula à terre, évanoui. Quand il reprit connaissance, sa mâchoire le faisait souffrir, mais il n'avait rien de cassé. Il se mit debout et pénétra dans la maison. Le vestibule était éclairé. Barnègues visita successivement les pièces du rez-de-chaussée. Personne. Il appela. Pas de réponse. Barnègues monta alors au premier, et là...

M. Chanceler, le chef de la Sûreté, s'interrompt et fixant l'inspecteur Landry qu'il venait de convoquer dans son bureau :

— Vous me suivez, mon petit ?

Jacques Landry esquissa un signe affirmatif.

C'était un grand garçon d'une trentaine d'années, à la silhouette sportive, au fin visage éclairé par deux yeux gris, pleins d'intelligence et de feu. Un élégant costume bleu marine dessinait sa taille mince et ses pectoraux puissants.

Fils de magistrat et destiné par son père au barreau, Jacques Landry avait obtenu sa licence en droit et s'était fait inscrire comme avocat. Mais bientôt, il s'était senti attiré vers une carrière plus aventureuse : il était entré dans la police, et quelques années lui avaient suffi pour acquérir une manière de notoriété. A plusieurs reprises, il s'était vu confier des enquêtes difficiles et périlleuses ; chaque fois, il avait débrouillé, comme en se jouant des mystères en apparence insolubles. Aussi M. Chanceler le tenait-il en haute estime. Il reprit en caressant sa barbe :

— Donc, voici Barnègues au premier étage. Il ouvre une porte et se trouve au seuil d'un cabinet de travail en désordre... Au milieu de la pièce, non loin d'un coffre-fort, un homme gît, inanimé. Barnègues s'approche, se penche sur lui. L'homme était mort, un couteau enfoncé dans le cœur.

M. Chancerel prit un temps avant de poursuivre :

— Je passe sur les détails accessoires et j'arrive au plus important. La victime est un nommé Antoine Vèrignat, cinquante-sept ans. Homme d'affaires... d'affaires extrêmement louches. En réalité, c'était un usurier de grande envergure, qui possédait une clientèle assez interlope : plus de canailles que d'honnêtes gens, mais dans ce genre de négoce, les canailles sont d'un aussi bon rendement.

« C'est d'ailleurs cela qui rendra l'arrestation du coupable plus facile. Impossible de ne pas trouver des pistes dans l'entourage de la victime.

— Peut-être en trouvera-t-on trop...

— C'est votre affaire, puisque je vous ai désigné pour vous occuper de l'affaire. Distinguez-vous, mon petit Landry : le cas en vaut la peine.

— Je ferai de mon mieux, Monsieur, et je vous remercie de votre confiance.

— Vous me remercirez en la justifiant par votre succès.

« Le juge d'instruction se rendra cet après-midi sur les lieux. Vous, allez tout de suite rue Raynouard, recueillez tous les indices possibles et revenez ce soir me faire votre rapport.

Jacques Landry avait pris quelques notes rapides sur un carnet. Il interrogea :

— Jusqu'à présent, Monsieur, on n'a pas d'indice sur la personnalité du coupable ?

— Aucun. Le service de l'identité judiciaire n'a relevé aucune empreinte, ni sur l'arme du crime, ni sur le coffre-fort.

— Le coffre-fort... C'est vrai, au fait, on l'a fracturé ?

— Non. Il a dû être ouvert au moyen d'une fausse clé, car on en a trouvé une dans la serrure, et Vèrignat avait son trousseau dans la poche de sa robe de chambre.

— Intéressant, cela.

— Très intéressant même, puisque ce détail prouve que l'assassin était un familier de Vérugnat, ou tout au moins qu'il avait un complice dans l'entourage de ce dernier.

« En somme, voici comment les choses ont dû se passer : l'assassin, — appelons-le X... pour l'instant, — pénètre nuitamment dans la demeure de Vérugnat. Comment ? C'est ce que vous aurez à découvrir. Il gagne le bureau du premier étage où se trouve le coffre-fort, l'ouvre, y prend l'argent qu'il comptait y trouver, — car la perquisition n'a fait découvrir que des papiers sans valeur dans ce coffre où, vraisemblablement la victime enfermait des billets et ses valeurs.

« Cependant, au cours de son « travail », il a sans doute heurté un meuble. Vérugnat, qui dort dans la pièce voisine s'éveille en sursaut, passe une robe de chambre, ouvre la porte. Une lutte s'engage. X... poignarde l'usurier... Mais ce dernier a eu le temps de pousser un cri entendu par Barnègues, qui passait sur le trottoir...

— Comment a-t-il pu entendre ? Les fenêtres étaient donc ouvertes ?

— Celle de la chambre à coucher, oui. Vérugnat dormait les volets clos mais la croisée ouverte. Donc, Barnègues se précipite dans la maison. Au même instant, X... sort. Lutte. Un *swing* vigoureux met Barnègues hors de combat.

— Il n'a pas eu le temps de voir son agresseur ?

— Non. La nuit était sombre, et l'homme portait un chapeau aux bords rabattus. De plus, son attaque a été foudroyante. Barnègues s'est trouvé « endormi » avant d'avoir pu se rendre compte de ce qui se passait.

— Un gaillard, cet X... !

— Vous pouvez le dire, Landry. Un gaillard qui n'a pas froid aux yeux !

— Mais, Monsieur, j'y pense : M. Vérugnat vivait donc seul dans sa maison de la rue Raynouard ?

— Eh ! non, justement, et c'est là où l'affaire devient encore plus étrange. Je ne vous ai pas tout dit. Lorsque Barnègues, revenu de son évanouissement, a constaté que le malheureux Vérugnat était mort et

que tout secours devenait inutile, il a eu l'idée de faire une perquisition rapide dans le reste de la maison ; et à l'étage supérieur, sous les combles, il a trouvé...

— Un second cadavre ?

— Vous êtes gourmand ! Un seul suffit... Non, Barnègues a trouvé le domestique de Vérugnat, qui dormait comme un bienheureux dans sa chambre. Il l'a secoué vigoureusement et n'a pas tardé à s'apercevoir que ce sommeil n'était pas naturel. L'homme avait été drogué.

— Par qui ?

— Ah ! Si nous le savions, cela nous avancerait beaucoup. Malheureusement, nous ne le savons pas. A force d'être secoué par Barnègues, l'homme a fini par se réveiller et a déclaré qu'il ne savait rien. La veille, avant de se coucher, il avait bu à la cuisine une tasse de café. Il est remonté dans sa chambre et s'est endormi presque aussitôt...

— Cette tasse, Monsieur... On l'a retrouvée ?

— Parfaitement : les traces de soporifique sont très nettes.

— Donc, Ernest Lerouge a dit la vérité ?

— Jusqu'à un certain point, oui. Qu'il ait été drogué, cela ne fait pas de doute. Reste à savoir s'il ne l'a pas été volontairement et si le meurtre de Vérugnat na pas été commis avec sa complicité.

« Vous voyez, mon petit, que l'affaire a de quoi vous occuper. Vous avez du pain sur la planche. Allez rue Raynouard et faites pour le mieux. Ah ! si vous jugez utile de vous faire aider, vous le pouvez : je crois que l'enquête vous donnera du fil à retordre. Voulez-vous que je vous adjoigne un de vos collègues ?

— Si vous le permettez, Monsieur, je prendrai Michelot. Nous avons l'habitude de travailler ensemble...

— Parfait, prenez Michelot et... Bonne chance !

Une demi-heure plus tard, un taxi déposait rue Raynouard l'inspecteur Landry et son collègue Michelot.

Ce dernier était de taille moyenne, mais si large qu'il semblait petit. Il avait une bonne figure ronde et rougeaude, un nez légèrement de travers et des yeux clairs, pleins de bonhomie.

Signe particulier : Ludovic Michelot avait toujours

faim ; à toute heure du jour, il mastiquait des sandwiches au jambon dont il avait les poches pleines. D'où son surnom de Gargantua, sous lequel il était bien connu dans toute la police judiciaire.

Plus âgé de deux ans que Landry, Michelot s'était pris pour ce dernier d'une affection enthousiaste. Incapable de ressentir la moindre jalousie, il reconnaissait de bon cœur que Jacques était « un as » et ne demandait qu'à le seconder, de toute la vigueur de ses muscles, — sur lesquels on pouvait compter plus que sur sa perspicacité. Landry appréciait cet ami fidèle, qui savait rendre de grands services, à condition qu'on lui expliquât avec précision ce qu'il devait faire, et dont les biceps n'étaient pas inutiles lorsqu'il y avait un coup dur en perspective.

Quand Landry et Michelot mirent pied à terre devant la maison du crime, la matinée était fort avancée. Les badauds, lassés de contempler de loin cette façade derrière laquelle il s'était passé quelque chose, avaient dû retourner à leurs occupations, car la rue était à peu près déserte. Devant la demeure de feu Vérugnat, un agent faisait les cent pas, placidement.

Landry s'approcha de lui et se fit connaître. Puis il déclara :

— Je voudrais que vous exerciez votre surveillance d'une façon aussi discrète que possible. Si des personnes sonnent à la porte, laissez-les entrer. Les journaux n'annonceront pas le drame avant midi ; d'ici là, nous avons le temps d'apprendre des choses intéressantes.

L'agent promit de respecter cette consigne et nos amis pénétrèrent dans le jardin. Ils traversèrent les allées déflurées et parvinrent à la maison, qui comprenait deux étages, — le dernier mansardé, — et derrière laquelle le jardin s'étendait jusqu'à un mur peu élevé.

Landry sonna. Quelques instants s'écoulèrent, puis la porte tourna lentement sur ses gonds, démasquant une face jaunâtre, une bouche sans lèvres, un front étroit, sur lequel tombait une frange de cheveux noirs, des yeux globuleux de poisson mort.

— Vous désirez ? questionna le possesseur de ces

divers avantages, d'une voix sourde qui semblait venir du fond de ses chaussures.

Landry avait eu un mouvement de recul instinctif : au cours de son existence aventureuse, il lui avait été donné de contempler bien des têtes patibulaires, bien des visages de criminels-nés. Rarement avait-il vu face pareillement repoussante. Un crapaud, une araignée, une limace ou toute autre bête répugnante auraient constitué un spectacle agréable à côté du masque sans expression qui s'offrait à ses regards.

Mais il se ressaisit vite, et, poussant le battant que l'autre essayait de tenir à demi-fermé :

— Vous êtes Ernest Lerouge, n'est-ce pas ?

— Oui, mais vous-même...

— Police ! répondit brièvement le jeune inspecteur.

En même temps, il pénétrait dans le vestibule, suivi de Michelot. Les deux hommes purent alors voir en pied celui dont ils n'avaient, jusqu'alors, aperçu que le visage.

Le spectacle n'était pas plus agréable pour cela : à la face blafarde ci-dessus décrite s'attachait un corps rabougri flottant dans un costume noir ; l'homme était de piètre taille et légèrement voûté. Ses jambes, un tantinet cagneuses, ses longs bras terminés par des mains énormes, — tout en lui faisait penser à un singe. Et l'ensemble du personnage évoquait le plus magnifique spécimen de faux témoin qu'il fût possible d'imaginer.

Sans perdre son temps à de vaines explications, Landry ordonna :

— Conduisez-nous à la pièce où le crime a été commis !

Ernest Lerouge obéit sans enthousiasme et les deux inspecteurs s'engagèrent à sa suite dans un escalier le long duquel, ainsi que dans le vestibule dallé de marbre, étaient accrochés des tableaux et des dessins de prix. Feu Vérugnat pouvait être un usurier et un assez triste sire, c'était en tout cas un amateur au goût sûr.

La pièce où Ernest fit entrer les visiteurs était un vaste cabinet de travail, meublé avec un sens du confort qui n'excluait point l'élégance. Des corps de bibliothèques garnissaient en partie les murs, et l'on

pouvait admirer, sur les rayons, des livres rares aux riches reliures. Près de la cheminée, se trouvait un coffre-fort. Les services de l'identité judiciaire avaient procédé, depuis longtemps, aux constatations d'usage; le cadavre avait été enlevé et rien dans le bureau ne révélait le drame qui s'y était déroulé quelques heures auparavant.

Le milieu de la pièce était occupé par une vaste table encombrée de papiers et de dossiers. Landry se promit de les examiner à loisir, mais il devait poser d'abord quelques questions à Ernest Lerouge. Prié de dire ce qu'il savait des événements de la nuit, il confirma, point par point, le récit que M. Chancerel avait rapporté à son jeune collaborateur.

La veille, un peu avant onze heures, avant de se coucher, il était allé à la cuisine et s'était fait chauffer une tasse de café. Il en restait suffisamment dans la cafetière pour qu'il n'eût pas besoin d'en moudre d'autre. Son café bu, il était remonté dans sa chambre, et presque tout de suite, avait senti une étrange torpeur l'envahir. Il n'avait eu que le temps de se dévêtir. A peine était-il couché qu'un sommeil de plomb le terrassait.

Il ne s'était réveillé que bien des heures plus tard, pour apprendre, par l'agent Barnègues, que son maître venait d'être assassiné.

Landry écouta ce récit sans l'interrompre. De temps en temps, il prenait une note. Lorsque Ernest eut achevé de parler, il réfléchit un instant, puis demanda :

— Quelles sont les personnes qui vivaient ici, en dehors de M. Vêrugnat ?

— Moi seul, Monsieur.

— Votre patron n'avait pas d'autres domestiques ?

— Non, Monsieur.

— Depuis combien de temps êtes-vous à son service ?

— Depuis dix ans. Monsieur avait confiance en moi... Une confiance que je me suis toujours efforcé de justifier par ma fidélité et mon dévouement.

Ernest avait prononcé cette phrase d'un air cafard, en levant les yeux au ciel et en essuyant au bord de ses paupières une larme imaginaire.

Cette mimique, digne de Tartuffe, produisit un effet déplorable sur Landry qui avait horreur des hypocrites. Il fronça les sourcils et demanda sèchement :

— Vous étiez au courant des affaires de votre maître ?

Ernest poussa un profond soupir.

— Ma situation est beaucoup trop humble pour cela, Monsieur !

— Je ne vous demande pas de faire des phrases, mais de me répondre franchement.

— Je vous réponds franchement, Monsieur. Je suis humble, mais je suis honnête...

— C'est bon ! Avez-vous une idée sur la personnalité du criminel ?

Il parut à l'inspecteur qu'Ernest Lerouge hésitait avant de répondre : ses yeux faux papillotèrent ; il hocha la tête comme un magot et répondit :

— Comment pourrais-je le savoir, Monsieur ? Je dors...

— Il ne s'agit pas de cela. Vous pourriez avoir des soupçons. Vous savez qui fréquentait votre patron ?

— Oui et non, Monsieur. M. Vêrignat recevait beaucoup de monde, mais il ne me faisait pas de confidences.

— De sorte que vous ne soupçonnez pas qui a pu le tuer ?

— Non, Monsieur.

— Voilà un point acquis. Avez-vous une idée quant au mobile du meurtre ?

Pour la seconde fois, Landry eut l'impression que le petit homme hésitait ; mais cette hésitation dura peu. Il répondit avec assez de fermeté :

— Ces messieurs de la police, qui sont venus ce matin, pensent que le meurtre a eu pour cause le vol.

— Et vous, qu'est-ce que vous en pensez ?

— Oh ! moi, Monsieur, je ne pense rien. Je ne me permettrais pas de penser quelque chose... Je suis bien trop humble pour cela !

— Nom de... lança Michelot furieux.

Mais son collègue lui fit signe de se taire. Il avait son opinion faite sur Ernest : le drille ne parlerait pas facilement. Il résolut d'adopter une autre tactique.

— Vous me disiez, tout à l'heure, que M. Vêrugnat n'avait pas d'autre serviteur que vous. Qui lui préparait ses repas ?

— Moi, Monsieur. Il mangeait fort peu, du reste, et souvent, il dînait dehors...

— Seul...

— Non...

— Avec qui ?

— Avec... une dame.

Landry jeta à son collègue un regard qui signifiait :
« Enfin, nous y voici ! »

— Une dame, reprit-il. Vous savez son nom ?

— Non, Monsieur.

— Vous la connaissez, cependant.

— Oui... elle venait souvent voir Monsieur.

— Comment est-elle ?

— Heu... Jeune, Monsieur. Peut-être trente ans. Grande, blonde... l'air un peu... comment dirais-je ? Si un homme dans une situation aussi humble que la mienne ne peut se permettre de formuler une opinion sur un sujet aussi délicat...

— Formulez, mon ami ; formulez, je vous en prie !

— Eh bien ! Monsieur, cette dame n'a pas un genre très correct.

— Elle venait souvent ici, m'avez-vous dit.

— Souvent. Je l'introduisais dans le bureau de Monsieur, et...

— Et ?

— Et je ne sais pas ce qui se passait ensuite, reprit Ernest en baissant les yeux pudiquement.

— Farceur ! s'exclama Michélot en assénant une tape vigoureuse sur l'épaule du petit homme. Avec ça que tu dois te priver d'écouler aux portes !

— Monsieur !...

— Ça va ! coupa Landry. Quand avez-vous vu cette dame pour la dernière fois ?

— Hier matin. Elle est venue prendre Monsieur pour déjeuner et ils sont sortis ensemble. Il est revenu seul vers quatre heures.

— Et ensuite ?

— Il est demeuré enfermé ici jusqu'à l'heure du dîner, puis il a pris son repas dans la salle à manger et il est remonté travailler vers neuf heures.

— Et vous, comment avez-vous employé votre soirée ?

— Je suis resté dans ma chambre, à lire, jusqu'à onze heures. A onze heures, je suis descendu, comme chaque soir, pour m'assurer que les portes et les fenêtres étaient bien fermées et les verrous poussés.

— Vous êtes sûr de vos constatations ?

— Oui, Monsieur : portes et fenêtres, tout était soigneusement clos.

— Comment l'assassin a-t-il pu pénétrer ici, dans ces conditions ?

Ernest ébaucha un geste d'ignorance,

— Je ne sais pas, Monsieur.

— Quelles étaient les personnes qui venaient ici d'une façon régulière ?

— Vous voulez parler des clients de Monsieur ?

— Les clients ou les autres. M. Vérugnat n'avait pas d'employé ?

— Si ! Il a... il avait un secrétaire.

— Un secrétaire ! Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ?

— Vous ne me l'aviez pas demandé, Monsieur... Et je suis si ému, si bouleversé par la mort de mon pauvre maître... On peut être humble et avoir du cœur, Monsieur !

— Je n'en ai jamais douté, Ernest. Mais revenons au secrétaire de M. Vérugnat. Comment s'appelle-t-il ?

— Maillefer... Xavier Maillefer.

— Il ne loge pas ici ?

— Non, Monsieur, je vous l'ai dit : j'étais seul à demeurer sous le toit de Monsieur. M. Maillefer habite Le Vésinet avec sa sœur.

— Il est venu ici ce matin ?

— Non, Monsieur.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Hier matin. Il ne venait que le matin.

Landry se rapprocha de son collègue.

— Bizarre ! Il faudra savoir pourquoi ce Maillefer n'est pas venu ce matin. Cela semble difficile à expliquer, à moins que...

Il parlait encore quand la sonnerie du téléphone retentit.

Ernest étendit le bras vers l'appareil placé sur le bureau, mais notre ami l'arrêta vivement.

— Attendez ! Vous allez prendre un des récepteurs, moi l'autre, et vous répondrez ce que je vous dirai... exactement, sans quoi vous pourriez bien vous en repentir.

Une ombre passa sur les traits d'Ernest Lerouge, et l'inspecteur crut lire dans ses yeux mornes une expression de terreur. Mais déjà, le visage simiesque avait repris son impassibilité.

— A vos ordres, Monsieur.

Il décrocha l'appareil, tandis que Jacques portait l'autre récepteur à son oreille. Notre ami entendit alors une voix de femme, jeune et fraîche, qui parlait :

— Allo... M. Vérugnat ?

— C'est ici... répondit Ernest, après avoir consulté Landry du regard.

— M. Vérugnat est là ?

Obéissant toujours aux indications que chuchotait l'inspecteur, Ernest répondit que son maître était occupé. Alors, la correspondante invisible déclara :

— Ici, Raymonde Maillefer. Je voulais prévenir M. Vérugnat que mon frère est malade. Il a dû s'aliter hier soir. Il ne pourra se rendre à son travail aujourd'hui.

Jacques Landry lâcha le récepteur et souffla à l'oreille du domestique :

— Demandez-lui de venir ici... tout de suite.

Docilement, Ernest répéta :

— Il faudrait que vous veniez ici tout de suite, Mademoiselle !

— Pourquoi ? questionna Raymonde, avec une nuance d'inquiétude.

— Je... Je ne peux pas vous le dire, mais il le faut.

— C'est bien. Je serai là dans une heure.

Un déclié : Mlle Maillefer venait de raccrocher. Landry tira sa montre.

— Onze heures et demie. Vous pouvez nous laisser, Ernest... Ah ! pendant que j'y pense, votre patron recevait-il ses... clients le matin ou l'après-midi ?

— En général, dans l'après-midi, mais Monsieur

n'avait pas d'heures fixes. Quelquefois, on venait le voir très tard, après le dîner.

— Avait-il rendez-vous avec quelqu'un hier dans la soirée ?

— Pas que je sache, Monsieur. En tout cas, personne n'est venu jusqu'au moment où je suis monté me coucher, c'est-à-dire jusqu'à onze heures.

— Et ce matin, attendait-il quelqu'un ?

— Je l'ignore, Monsieur, mais vous pourrez le savoir facilement.

— Comment cela ?

— M. Vérugnat notait tous ses rendez-vous dans ce registre... tenez, là !

Il désignait un agenda relié de toile noire, qui se trouvait sur le bureau, près du sous-main. Landry l'ouvrit et le consulta.

— Hier, pas de rendez-vous de toute la journée. Dommage ! Nous aurions peut-être trouvé ainsi une piste. Mais ce matin, il y a quelque chose de noté : *11 heures 30, don P...* Qu'est-ce que cela veut dire ?

Ernest, sans la moindre hésitation, cette fois, répondit :

— Don P... ce ne peut être que don Porfirio Guadamar... un Brésilien que M. Vérugnat recevait fréquemment.

A la façon dont Ernest parlait de don Porfirio, point n'était besoin d'être grand psychologue pour deviner qu'il ne l'aimait guère. Landry, toutefois, feignit de n'avoir rien remarqué.

— Quelle sorte d'homme est-ce, don Porfirio Guadamar ?

Ernest Lerouge tira de sa poitrine un profond soupir.

— Je n'ose vous le dire, Monsieur... L'humilité du poste que j'occupe...

— Laissons là votre humilité, mon ami, et parlez-moi d'homme à homme : que pensez-vous de don Porfirio ?

Ernest demeura un instant silencieux. Des remous agitaient son visage ingrat. Brusquement, il éclata :

— Eh bien ! Monsieur, puisque vous y tenez, cet homme est un triste personnage... Un ivrogne... un fê-tard, un escroc prêt aux pires canailleries dès qu'il y

a un billet de cent francs à gagner. Et avec ça, insolent comme un âne rouge, brutal, grossier... toujours ivre... Un homme capable de tout, enfin !

Jacques Landry hocha la tête.

— N'en jetez plus ! Voilà un portrait qui ne manque pas de couleur. En somme, si je vous comprends, ce noble Brésilien pourrait bien être celui que nous recherchons : l'assassin de M. Vêrugnat ?

Déjà, Ernest s'était remis sur la défensive. Il lança à son interlocuteur un regard sournois.

— Je n'ai pas dit ça !

— D'accord, mais vous l'avez laissé entendre clairement.

— Non ! Non ! Il ne faut pas me faire dire ce que je n'ai pas dit.

— Savez-vous s'il avait emprunté de l'argent à votre maître ?

— Oui... Non... Je n'en sais rien.

— Est-ce non, est-ce oui ?

— Je n'en sais rien ! répéta Ernest avec plus d'énergie qu'on n'en aurait attendu de ce petit homme visqueux.

— Bon. Je tâcherai de le savoir. Vous pouvez disposer, Ernest... Attendez ! M. Vêrugnat avait donné rendez-vous à don Porfirio pour onze heures et demie. Il est onze heures trente-cinq ; sans doute don Porfirio ne tardera-t-il pas. Ecoutez-moi bien : dès qu'il arrivera, vous l'introduirez ici, sans rien lui dire. Vous m'entendez : *sans rien lui dire*. C'est compris ?

— C'est compris, Monsieur.

— Allez !

Ernest se retira en marchant de guingois comme les crabes. Dès qu'il se fut retiré, Michélot explosa :

— Pouah ! Quelle vermine !... Quel immonde individu !

— Tais-toi ! souffla Landry.

— Hein ?

— Tais-toi.

Le jeune inspecteur s'était dirigé vers la porte à pas de loup. Il l'ouvrit brusquement et le sieur Ernest, qui écoutait de toutes ses forces, d'oreille collée au trou de la serrure, vint s'étaler sur le tapis.

Landry le saisit au collet et, d'une saccade, le remit debout.

— Passe pour cette fois, mon gaillard, mais n'y reviens pas, ou il pourrait t'en cuire !

— Excusez-moi, Monsieur... Je vous demande pardon... humblement. J'étais revenu pour vous dire quelque chose... que j'avais oublié de vous raconter tout à l'heure. Alors, comme je craignais de vous déranger, j'ai écouté...

— C'est vraiment trop de délicatesse. Racontez votre histoire, et vite !

— Eh bien ! Voici... Hier soir, vers six heures, M. Vérugnat était dans sa chambre, et moi, je passais dans le couloir, devant cette porte. J'ai attendu la sonnerie du téléphone; je suis entré... à tout hasard et j'ai décroché l'appareil. C'était don Porfirio qui téléphonait.

— Alors ?

— Il demandait à parler à M. Vérugnat. J'ai prévenu Monsieur, et je suis sorti et...

Parvenu à cet endroit de son récit, Ernest s'arrêta ; sa contenance trahissait l'embarras.

— Et, acheva Landry, pince-sans-rire, vous avez écouté au trou de la serrure. Décidément, c'est une habitude !

— Monsieur, je pensais que...

— Que c'était le meilleur moyen d'être renseigné. Pour une fois, je ne vous donne pas tort. Qu'avez-vous entendu ?

— Eh bien ! M. Vérugnat avait élevé la voix, il parlait avec colère.

« — Non ! Non ! criait-il. Vous n'aurez pas un sou ce soir... pas un sou ! J'en ai assez de vos tapages perpétuels ! Venez demain matin, et je verrai ce que je puis faire pour vous ! »

« Là-dessus, il a raccroché l'appareil, et je suis descendu préparer le dîner.

— Merci, Ernest. eJ ne vous retiens plus.

Le petit homme s'éclipsa, — définitivement, cette fois, — et Landry se tourna vers son collègue.

— Eh bien, Gargantua, que dis-tu de tout ça ?

Michelot avait sorti de sa poche un pain fourré de jambon qu'il mastiquait à belles dents.

— Je dis que tout ça me paraît assez clair : ce don Porfirio m'a l'air d'une franche canaille. Il doit avoir un pressant besoin d'argent. Hier soir, il téléphone à Vérugnat pour le taper ; Vérugnat refuse, et dans le courant de la nuit, le Brésilien, estimant sans doute qu'on n'est jamais si bien servi que par soi-même, s'introduit ici en douce et...

— Minute, vieux frère ! Cette hypothèse peut être la bonne, mais elle se heurte à quelques obstacles.

« D'abord, — c'est Ernest lui-même qui vient de nous l'apprendre, — Vérugnat avait donné rendez-vous, ce matin, à don Porfirio, ainsi que le confirme l'indication portée sur son agenda ; et il lui avait dit : « Je verrai ce que je puis faire pour vous ! »

— Porfirio était pressé ! Il n'a pas voulu attendre.

— Possible, mais comment se serait-il introduit ici ? Les portes et les fenêtres étaient toutes fermées... C'est encore Ernest qui nous l'a dit.

— Il ment peut-être ! Avec une pareille figure, il doit être capable de tout, sauf de dire la vérité.

— D'accord. N'empêche que notre « humble » ami paraît bien acharné contre don Porfirio ; cela me rendrait ce Brésilien presque sympathique. Nous allons d'ailleurs pouvoir nous faire une opinion sur ce point, puisqu'il va venir.

— Tu crois ça ! Moi, je te parie qu'il ne viendra pas.

— Moi, je te parie qu'il viendra. S'il est innocent, il sera au rendez-vous parce qu'il espère soutirer de l'argent à Vérugnat. S'il est coupable, il viendra pour donner le change.

— Evidemment ! murmura Gargantua, quelque peu ébranlé.

— Remarque d'ailleurs qu'il n'est pas le seul sur lequel pèsent les soupçons. Ce Xavier Maillefer, le secrétaire de Vérugnat, qui s'est trouvé malade hier, si brusquement, et dont nous attendons la sœur... Je ne serais pas fâché de lui poser deux ou trois questions. Et n'oublions pas notre ami Ernest, qui, lui non plus, ne me paraît point hors de cause !

— Puisqu'il dormait pendant qu'on assassinait son patron...

— Je n'ai pas dit qu'il était le meurtrier : il peut

n'être que complice : en ce cas, il aurait facilité l'entrée de X... en négligeant volontairement de verrouiller la porte d'entrée.

Tout en parlant, Jacques Landry ne demeurait pas inactif ; il furetait à travers la pièce comme un chien de chasse en quête d'un lièvre. Brusquement, il se baissa, s'agenouilla, se glissa à quatre pattes sous le bureau et reparut, tenant à la main un fragment de papier déchiré qu'il examina avec soin.

— Qu'est-ce que c'est ? interrogea vivement Michelot.

Mais, Jacques n'eut pas le temps de répondre. La porte souvrit, démasquant la silhouette rabougrie et le visage chafouin du sieur Ernest.

— Monsieur... c'est don Porfirio.

Le jeune inspecteur avait glissé le papier dans sa poche.

— Eh bien, qu'est-ce que je vous ai ordonné ? Dépêchez-vous de le faire monter. Vous ne lui avez rien dit, au moins ?

— Rien du tout, Monsieur. Je vous obéis... humblement.

— Obéissez rapidement, ça vaudra mieux.

Ernest s'éclipsa. Quelques instants s'écoulèrent. Michelot réfléchissait profondément.

— Tout ça, c'est très joli, bougonna-t-il. N'empêche qu'à mon avis, l'assassin de Vêrugnat, c'est...

— Don Porfirio Guadanar ! annonça solennellement Ernest en ouvrant la porte.

CHAPITRE II

LA LETTRE MYSTÉRIEUSE

— Imbécile ! rectifia, du couloir, une voix claironnante. Quand donc sauras-tu que mon nom est don Porfirio Guadanar y Villarena !

Sur ces mots, le visiteur pénétra dans la pièce. Il pouvait avoir cinquante ou cinquante-cinq ans. Il était de haute stature, large d'épaules, sanglé dans un complet bois de rose d'une élégance tant soit peu criarde.

Son visage était difficile à oublier quand on l'avait vu une fois : teint olivâtre, nez busqué pareil au bec d'un rapace, petits yeux durs luisant entre les poches des paupières, lèvres épaisses et sensuelles sous la courte moustache teinte en noir, comme les rares cheveux artisitement ramnés sur le crâne.

Tout, dans cette physionomie, suintait le vice, le cynisme, la basse fripouillerie. Et pourtant, — comment expliquer cela ? — le personnage n'était pas absolument antipathique. Il y avait en lui une sorte de bonhomie, de satisfaction naïve, qui corrigeait un peu le reste et le rendait supportable.

Sa cravate aux tons suaves s'ornait d'une perle si grosse, qu'on eût dit une boule de naphthaline argentée, et une rosette multicolore éclatait au revers de son veston. Il fumait une cigarette emmanchée d'un long tube d'ambre serti de brillants et tenait à la main un chapeau de feutre gris à larges bords et une canne dont le pommeau d'ivoire sculpté représentait un pied nu.

Don Porfirio titubait quelque peu. Visiblement, il n'était pas à jeun ; il fit quelques pas, puis s'immobilisa, jetant sur les deux inspecteurs un regard surpris et inquiet.

Il demeura quelques secondes silencieux puis, ôtant le précieux fume-cigarettes de sa bouche cloutée de longues dents jaunes, il interpella Landry avec hauteur :

— Qui êtes-vous et que faites-vous ici ?

Jacques ne parut point s'émouvoir de ce ton impérieux.

Il se nomma, présenta son collègue et ajouta paisiblement :

— Mon camarade Michelot et moi sommes chargés d'une enquête...

Don Porfirio Guadanar avait changé de couleur.

— Une enquête ! Qu'est-il donc arrivé à Vêrugnat ?

Jacques Landry jugea qu'il était inutile de dissimuler plus longtemps la vérité.

— Il est mort ! déclara-t-il en épiant soigneusement l'effet de cette révélation sur le noble Brésilien.

Celui-ci s'était dressé comme si un ressort l'eût mis debout. Son visage était couleur de cendre, durant

quelques instants, il oscilla, tel un arbre frappé par la cognée du bûcheron. Des mots sans suite s'échappaient de ses lèvres.

— Mort... Vêrugnât... Ah ! *caramba ! domonito !*... Mort... J'étouffe... Je vais m'évanouir !

Il avait saisi sa canne. Avant que les deux policiers pussent l'en empêcher, il se mit à frapper de toutes ses forces sur la table en hurlant :

— Ernest !... Ernest !... Arrive un peu, coquin !

Ernest parut, avec une rapidité incompréhensible pour quiconque ignorait que, depuis l'arrivée de don Porfirio, ce modèle des serviteurs écoutait à la porte.

— Vous m'avez appelé, Monsieur ? questionna-t-il doucereusement.

— Oui... Va me chercher le porto, esclave... le porto des affaires ! Et dépêche-toi, si tu ne veux pas que je te coupe les oreilles...

Du regard, Ernest interrogea le jeune inspecteur. Celui-ci s'empressa de faire un signe affirmatif. Il savait que l'ivresse est une précieuse auxiliaire : lorsque don Porfirio serait en complet état d'ébriété, — et le plus fort était déjà fait, — nul doute qu'il ne vidât le fond de son sac et n'apprit aux enquêteurs des choses qu'à jeun il aurait sans doute jugé préférable de garder pour soi.

Ernest sortit, et don Porfirio questionna d'une voix qu'une émotion sincère faisait trembler :

— Comment est-il mort, ce pauvre Vêrugnât ?

Landry jugea une fois de plus qu'il ne gagnerait rien en travestissant la vérité.

— Assassiné, dit-il simplement.

— Assassiné... par qui ?

— On ne le sait pas... pas encore, du moins. Mais ce qui ne fait pas de doute, c'est que le mobile du crime fut le vol.

Il y eut un instant de silence. On eût dit que don Porfirio, accablé par la stupeur, ne réalisait pas le tragique événement dans toutes ses conséquences. Mais soudain, la lumière parut se faire en lui. Il tressaillit. La pièce s'emplit de hurlements :

— Mort !... Assassiné !... Volé !... Je suis un homme ruiné... Un homme perdu ! Mon émeraude, *caramba !* Mon émeraude ! Ah ! je n'y survivrai pas...

Il était retombé de tout son poids sur le fauteuil qui craqua sinistrement.

Le retour d'Ernest fit une diversion opportune. Le domestique déposa sur la table un plateau garni d'un carafon et de trois verres, puis, sur un signe de Landry, se retira.

D'une main tremblante, don Porfirio avait débouché le carafon. Il remplit les trois verres, non sans asperger copieusement le plateau, et, sans même se rendre compte de ce qu'il faisait, il les vida coup sur coup tous les trois.

Sous l'effet du vin généreux, un peu de sang reflue aux joues du Brésilien. Il gémit :

— Mon émeraude... Où est-elle ?

Il se tourna soudain vers Jacques Landry.

— Le coffre-fort... Savez-vous si on a touché au coffre-fort ? C'est là que Vérugnat avait rangé l'émeraude quand je la lui ai remise.

— Le coffre-fort était ouvert quand on a trouvé le cadavre, don Porfirio, et aucune émeraude ne s'y trouvait.

De nouveau, le Brésilien fit retentir l'air d'une volée de jurons. Peu à peu, cependant, il s'apaisa et daigna répondre aux questions du jeune inspecteur :

— Cette émeraude... voilà : c'est une amie à moi qui me l'a confiée, une amie qui se trouve momentanément démunie d'argent... J'avais chargé Vérugnat de la négocier au meilleur prix. C'est terrible !

— On retrouvera cette émeraude, don Porfirio. Calmez-vous... Mais j'ignorais que M. Vérugnat s'occupât de vendre des bijoux ?

— A l'occasion. D'ailleurs, messieurs, voici le reçu qu'il m'a donné.

Ce disant, don Porfirio exhibait une pièce qu'il avait tirée de son portefeuille. C'était un reçu parfaitement en règle, daté de trois jours plus tôt et aux termes duquel feu Vérugnat reconnaissait avoir reçu du noble Brésilien une bague d'émeraude montée sur platine dont il donnait la description la plus exacte.

— Vous comprenez, expliqua don Porfirio Guadamar, — qui, sous l'effet du porto, sans doute, commençait à s'apaiser, — nous étions d'excellents amis, Vérugnat et moi... Mais quand on est en affaires, il

n'y a pas d'amitié qui tienne ; il faut que les choses soient faites régulièrement !

Jacques rendit le reçu à son interlocuteur.

— Excusez-moi, don Porfirio, peut-être n'ai-je pas l'esprit très subtil, mais je ne comprends pas bien quel genre d'affaires vous pouviez traiter avec feu Vérugnat.

Le Brésilien hésita un instant. Mais de nouveau, le porto avait ouvert la porte aux confidences, et Porfirio n'était plus en état de repousser le battant.

— C'est pourtant facile à comprendre ! dit-il avec un peu de pitié. Je croyais que vous aviez déjà saisi : Je suis très répandu dans le monde, et j'ai beaucoup de relations... surtout parmi le beau sexe...

— Et alors ?

— Alors, il arrive tous les jours à une femme d'avoir besoin d'argent. Souvent des amies me faisaient un aveu de cette nature. Aussitôt, je les adressais à Vérugnat en leur disant qu'il serait tout disposé à leur acheter des bijoux aux conditions les plus avantageuses...

— Pour lui ! acheva involontairement Landry.

— Parbleu ! s'esclaffa don Porfirio. On fait du négoce, on ne fait pas de sentiment. Donc, elles vendaient leurs colliers, leurs bracelets, leurs bagues, et moi, naturellement, je touchais une commission sur chaque vente. C'était bien naturel, n'est-il pas vrai ?

— Mais comment donc ! Et Vérugnat ?

— Vérugnat... il se débrouillait. Il revendait les bijoux avec un petit bénéfice... Cinq ou six cents pour cent...

— Mais c'était une affreuse canaille ! ne put s'empêcher de proclamer l'honnête Michelot.

Landry fronça les sourcils et jeta un coup d'œil significatif à son collègue. Don Porfirio haussait les épaules.

— C'était un homme d'affaires ! On fait du négoce, on ne fait pas de sentiment.

Il semblait affectionner cette formule. Landry demeura un instant silencieux, puis tenta une nouvelle attaque.

— En somme, insinua-t-il, vous faisiez des affaires avec Vérugnat ; mais c'était aussi votre ami ?

Ce *mais* était plein d'une ironie sournoise, que le Brésilien ne daigna point remarquer.

— Vêruginat était pour moi un ami très cher. Ah ! je donnerais beaucoup pour que l'on retrouve son meurtrier. Songez donc ! Sa mort me fait perdre beaucoup d'argent. Avec qui ferai-je désormais les affaires que nous traitions ensemble ?

— Bah ! don Porfirio, mettez-vous l'esprit en repos : un homme aussi ingénieux que vous ne doit pas être en peine pour trouver de nouvelles... combinaisons.

Ces paroles semblèrent apporter quelque apaisement au malheureux hidalgo.

— Evidemment... n'empêche que tout cela est bien triste...

— Pour Vêruginat surtout.

— Pour lui aussi. Mais pour moi...

Il allait recommencer à geindre. Landry se hâta de l'interrompre.

— Don Porfirio, je désirerais vous poser quelques questions.

— Autant qu'il vous plaira !

— Serait-il indiscret de vous demander pour quelle raison vous avez téléphoné à M. Vêruginat hier soir, vers six heures ?

Don Porfirio hésita imperceptiblement.

— Ah ! vous savez...

— Nous savons.

— Je parie que c'est cette fripouille d'Ernest...

— On ne peut rien vous cacher.

— *Demonio !* Je lui couperai les oreilles ! Je lui dirai...

— Pour l'instant, don Porfirio, c'est à nous qu'il faut dire... la raison de votre coup de téléphone.

— Eh bien ! voici : je voulais demander à mon ami Vêruginat une bagatelle... que voulez-vous ! Je suis si généreux avec les femmes ! Je dépense sans compter pour elles ; et un beau matin, — moi, Porfirio Guadanar y Villarena ! — je me trouve sans un sou en poche, ou tout comme.

Il poussa un long soupir, lissa du doigt sa moustache trop noire et repartit avec volubilité :

— Donc, hier soir, je devais emmener une jeune personne charmante au restaurant, et j'ai téléphoné

à ce pauvre Vérugnat pour lui demander de me prêter cinq cents francs. Pour lui, c'était une bagatelle. N'empêche que, le croiriez-vous, *amigo* ? il me les a refusés. Il m'a même traité de tapeur et a insinué sur mon compte tellement de choses désobligeantes que j'ai fini par me fâcher, bien que je possède un excellent caractère. Bref, nous avons échangé quelques mots aigres-doux ; mais entre amis, ça n'empêche pas les sentiments : la preuve, c'est qu'il m'avait convoqué ici ce matin, en me disant qu'il verrait ce qu'il pourrait faire pour moi.

Don Porfirio s'interrompit pour remplir une fois de plus son verre de porto, mais il s'aperçut avec dépit que la bouteille était vide, et il reprit d'un ton lugubre :

— Le plus ennuyeux, c'est que la jeune personne m'attendait pour dîner au Café de la Paix. Elle doit m'y attendre encore ! Plutôt que de lui offrir un repas médiocre dans une gargote, — car il ne me restait plus guère d'argent sur moi, — j'ai préféré dîner tout seul... confortablement, comme il sied à un homme de ma condition. Ensuite, je suis allé aux Folies-Bergère, et j'ai terminé ma soirée solitaire dans un bar des environs... Hélas ! hélas ! quand je pense qu'au moment même où je buvais tranquillement un cocktail, on assassinait lâchement mon pauvre ami Vérugnat !

Jacques hocha la tête.

— Autre chose, don Porfirio : connaissez-vous l'amie de M. Vérugnat ?

Les sourcils du Brésilien se haussèrent. Sa mimique exprima la surprise.

— Son amie ? De qui parlez-vous, cher inspecteur ?

— D'une certaine dame blonde, à laquelle Ernest a fait allusion devant nous.

— Ernest est un abominable coquin, un gredin sordide ! proclama don Porfirio Guadanar avec feu. Si vous écoutez ce que raconte ce drôle...

— Si l'on n'écoutait que les honnêtes gens, on risquerait de passer bien des jours sans entendre une parole humaine.

« Ernest m'a parlé d'une dame blonde qui venait

ici fréquemment. Elles-vous sûr de ne l'avoir jamais rencontrée ?

Don Porfirio sembla faire un violent effort pour chercher dans ses souvenirs.

— Attendez ! En y réfléchissant, je me souviens d'avoir rencontré, la semaine dernière, une dame qui sortait du jardin de Vérugnat au moment où j'y entraï. Une dame blonde, je crois.

— Jolie ?

— Pas mal, bien qu'un peu mince pour mon goût : je préfère des formes plus étoffées.

Les mains du Brésilien dessinaient dans l'air d'aimables rondeurs.

— Ne pourriez-vous me donner son signalement ? insista Landry. Cherchez bien, don Porfirio. Un séducteur tel que vous ne saurait croiser une jolie femme sans la regarder !

Un sourire plein de fatuité s'épanouit sur les lèvres du Sud-Américain.

— Evidemment, évidemment ! J'aime toutes les femmes... pourvu qu'elles soient jolies, et elles me le rendent bien. Cependant, ce jour-là, je n'ai pas fait grande attention à la personne dont il s'agit : je venais traiter avec le pauvre Vérugnat une affaire importante, et j'étais préoccupé. Il y a un proverbe de mon pays qui dit à peu près ceci : « Quand l'âne n'a pas de foin à manger, il ne songe guère à s'occuper de l'ânesse. »

— Très joli, don Porfirio, ce proverbe, et tout à fait poétique ! Ainsi, vous ne pouvez me fournir aucune précision sur le compte de cette inconnue ?

— Il me semble qu'elle était jeune : trente ans, peut-être, et assez grande... Attendez ! je me souviens encore d'une chose. Un autre jour, je me trouvais dans le bureau de Vérugnat ; nous parlions *business*. Soudain, le téléphone se met à sonner. Vérugnat empoigne l'appareil, écoute un instant, puis déclare : « Tu m'embêtes, Elyane. Je t'ai déjà dit de me f... la paix quand j'avais des rendez-vous d'affaires ! » Et il a raccroché. Je pense que c'est son amie qui lui téléphonait.

— Cela me paraît infiniment probable. Donc, pour nous résumer, cette dame a environ trente ans ; elle

est grande, mince, blonde et s'appelle Elyane. C'est tout ce que vous pouvez nous dire sur elle ?

— Je n'en sais pas davantage, et je crois que vous aurez de la peine à la découvrir si elle ne tient pas à se montrer. Vérugnat m'a répété bien souvent qu'il ne gardait jamais une lettre de femme. « Aussitôt reçue, aussitôt déchirée ! » déclarait-il. Et il disait encore : « Quand je pense qu'il y a des imbéciles qui achètent des coffrets pour y placer leurs lettres d'amour ! Une corbeille à papier, c'est beaucoup plus simple ! »

— C'était un galant homme !

— C'était un homme d'affaires. Là-dessus, messieurs, je vais vous demander la permission de vous quitter. On m'attend ! Voici mon adresse et mon numéro de téléphone. Vous pouvez m'appeler quand vous voudrez... Je ne suis jamais chez moi.

Et don Porfirio s'en fut d'un pas un peu incertain. Demeurés seuls, les deux policiers se regardèrent.

— Eh bien, fit Michelot, qu'est-ce que tu penses de ce phénomène ?

— Je te dirai ça plus tard. Quelle heure est-il ?

— Midi vingt.

— Bon ! Si Mlle Raymonde Maillefer est exacte, nous ne tarderons pas à la voir paraître.

— C'est vrai ! J'allais l'oublier ! La sœur du secrétaire de Vérugnat... Qu'est-ce quelle va nous raconter ?

— Tu le sauras avant peu. En attendant, je voudrais te montrer quelque chose.

Tout en parlant, Jacques Landry fouillait dans sa poche. Il en retira un morceau de papier tout chiffonné qu'il déplia et lissa soigneusement.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Le papier que j'ai ramassé tout à l'heure sous le bureau de Vérugnat.

« C'est une lettre... ou plutôt une moitié de lettre. J'ai tout lieu de penser que, grâce à don Porfirio, je sais qui l'a écrite. J'ai fouillé tout à l'heure dans la corbeille à papier. En vain ! L'autre moitié est demeurée introuvable ; mais celle-ci est assez significative.

Il tendait le papier à Michelot, qui sen empara. C'était, effectivement une moitié de lettre écrite sur

un papier vert d'eau de belle qualité, et déchirée dans le sens de la hauteur. Le texte était ainsi conçu :

...béra, XVI°
...éri
...oin de l'argent
...ain au plus tard,
...est perdu. Fais l'impossible
...le procurer.
...dore !
...lyane.

— Eh bien ! fit Jacques. Qu'est-ce que tu en dis ? Michelot, la bouche pleine, déclara :

— On dirait une lettre d'amour !

— Tu ne crois pas si bien dire. Mais d'abord, deux remarques s'imposent : la première, c'est que la lettre est signée Elyane. Or, notre ami don Porfirio nous a dit que la maîtresse de feu Vérugnat s'appelait ainsi. C'est elle, en conséquence, qui a écrit ce billet. Autre chose : l'indication : ...béra XVI° est gravée, donc il s'agit de l'adresse, et point n'est besoin d'être grand déchiffreur d'énigmes pour deviner qu'il s'agit de la rue Ribéra, laquelle se trouve dans le seizième arrondissement. Voilà quelques précisions qui nous permettront de retrouver sans trop de peine la signataire de ce billet doux.

« Quant au texte intégral du dit billet, je crois pouvoir le rétablir facilement.

Tout en parlant, Jacques Landry s'était assis devant le bureau ; il avait pris une feuille et un crayon, et il écrivait rapidement.

— En tenant compte approximativement du format de la lettre, voici ce que je te propose :

Rue Ribéra, XVI°
Mon ch...éri
J'ai bes... oin de l'argent
pour après-dem... ain au plus tard,
sinon, tout... est perdu. Fais l'impossible
pour me le... procurer.
Je t'adore !
Elyane.

Gargantua fit entendre un petit sifflement.

— Diable ! Voilà qui me paraît mauvais pour la citoyenne Elyane ! Ou je me trompe fort, ou ce petit bout d'autographe pourrait bien l'amener prochainement devant les Assises.

Jacques regardait son collègue avec curiosité.

— Explique-toi. J'aimerais bien connaître le fond de ta pensée.

— Comme si ça n'était pas la tienne !

— Va toujours. J'adore t'entendre expliquer les choses : avec toi, ce qui est simple devient compliqué... Ce qui est compliqué devient inextricable !

— Tais-toi, jaloux ! La bave du crapaud n'atteint pas la blanche colombe.

— Vas-y, blanche colombe ! Le crapaud t'écoute.

Au risque de s'étouffer, Michelot avala l'énorme bouchée qui gonflait sa joue, puis il expliqua d'un ton doctoral :

— C'est enfantin. Vérugnat avait une maîtresse : Elyane. Elyane avait besoin d'argent. La veille du meurtre, elle écrit à son amant pour lui en demander...

— Comment sais-tu que cette lettre a été écrite la veille du meurtre ?

— Pas malin à deviner. Si la lettre était arrivée seulement avant-hier, cet excellent Ernest aurait trouvé ce papier hier en faisant le ménage.

— Puissamment raisonné... bien que tu oublies une chose.

— Laquelle ?

— Ces messieurs de l'identité judiciaire sont déjà venus ce matin de bonne heure, et ils ont perquisitionné dans la pièce. N'empêche qu'ils n'ont pas trouvé ce fragment de lettre qui avait glissé sous le tapis et que j'ai découvert par le plus grand des hasards. Mais va toujours, j'ai de bonnes raisons pour penser que la lettre a dû être écrite, en effet, peu de temps avant le crime.

Légèrement déconfit, Michelot reprit, d'un ton beaucoup moins assuré :

— Qu'est-ce que je disais ? Ah ! oui... Elyane demande de l'argent à Vérugnat, qui refuse. Dans la

nuît, elle pénètre chez lui, l'assassine et cambriole son coffre-fort.

— De mieux en mieux, Sherlock Holmes ! ricana Landry. Seulement, tu oublier encore quelque chose.

— Quoi donc ?

— Que ce n'est pas une femme, mais un homme qui a commis le meurtre et mis *knock-out* l'agent Barnègues.

Michelot baissa piteusement la tête.

— Tu as raison, vieux Jacques, je ne suis qu'un âne !

— Mais non, Gargantua, tu n'est pas un âne. Tu parles sans réfléchir, voilà tout. Il y avait de très bonnes choses dans ta petite histoire, et sur un point au moins, tu as vu parfaitement juste.

La bonne figure de Michelot s'épanouit d'aise.

— Sur quel point ? demanda-t-il vivement.

Landry n'eut pas le loisir de répondre. On frappait à la porte.

— Entrez ! cria le jeune inspecteur.

Parut Ernest, plus humble que jamais.

— Messieurs... c'est Mlle Maillefer.

— Vous ne lui avez rien dit, au moins ?

— Oh ! non, monsieur. Je m'en serais bien gardé.

— C'est bien. Introduisez-la ici.

Quelques instants s'écoulèrent, puis Ernest fit entrer une jeune fille de vingt-quatre à vingt-cinq ans, vêtue du seyant costume des infirmières. Elle était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, brune, jolie, avec des traits réguliers et un maintien aisé et modeste.

A la vue des deux policiers, elle eut un mouvement de surprise.

— Laissez-nous, Ernest ! avait ordonné Landry !

Ses regards ne quittaient pas ceux de la nouvelle venue dont les traits exprimaient la stupeur et une vague appréhension.

— M. Vérugnat ? demanda-t-elle vivement.

— Vous ne pourrez pas le voir, Mademoiselle !

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il est mort ?

Jacques avait, à tout hasard, lancé ce mot comme

un escrimeur attaque à l'improviste. Il vit la jeune fille pâlir.

— Mort !

— Oui. Assassiné cette nuit.

— Mon Dieu ! murmura Raymonde Maillefer. C'est impossible !

— Ce n'est que trop vrai, malheureusement, Cette nuit, un inconnu a pénétré dans la demeure de M. Vérugnat et l'a poignardé, puis a pris la fuite après avoir dérobé vraisemblablement une somme importante dans le coffre-fort de la victime.

La jeune fille s'était laissée tomber sur un siège. Elle fixait sur Jacques des yeux hagards.

— Mon Dieu ! gémit-elle. Xavier... qu'est-ce qu'il va devenir ?

Michelot jeta à son collègue un coup d'œil que Raymonde surprit.

— De grâce, messieurs, ne vous y trompez pas : ce que je viens de dire ne signifie rien qui puisse être interprété contre mon frère. Je pensais seulement à sa situation : que va-t-il devenir, privé de la place qui le faisait vivre ? Nous sommes pauvres, messieurs. Jusqu'ici je gagnais ma vie comme infirmière de la Croix-Rouge et Xavier comme secrétaire de M. Vérugnat. En joignant nos ressources, nous arrivions à joindre les deux bouts tant bien que mal. Mais maintenant ?

Elle secoua la tête et reprit avec tristesse :

— Je dois vous paraître terriblement égoïste, messieurs. Excusez-moi. Je ne connaissais pas M. Vérugnat ; je ne l'avais jamais vu... et j'aime tant mon pauvre Xavier ! Je n'ai plus que lui au monde. Nous étions des enfants quand papa et maman sont morts. Depuis, nous ne nous sommes jamais quittés.

La jeune fille parlait avec une émotion visible ; elle se détourna pour s'essuyer les yeux.

— Je vous comprends, Mademoiselle, fit Jacques, et je me mets à votre place... Cependant, je dois vous poser quelques questions.

— Je ne sais rien sur le crime, Monsieur. Je vous l'ai dit : je n'ai jamais vu M. Vérugnat.

— Ce n'est pas sur lui que je veux vous questionner, mais sur votre frère.

— Mon frère, Monsieur, mais il n'a rien à voir dans cette affaire !

— Je n'en doute pas, mais peut-être pourra-t-il fournir à la Justice des renseignements intéressants...

« Si j'ai bien compris, lorsque vous avez téléphoné tout à l'heure, c'était pour informer M. Vêrignat que votre frère ne pourrait pas venir travailler chez lui ce matin ?

— C'est exact, Monsieur. Mon frère est malade depuis hier.

— Qu'a-t-il ?

— Oh ! rien de grave. Un peu de fièvre. Il s'est beaucoup surmené, ces temps-ci, et puis il a dû prendre froid. Avec ce temps-là, rien de surprenant, n'est-ce pas ?

« Toujours est-il qu'en rentrant au Vésinet, hier soir, pour dîner, — car il faut vous dire, Monsieur, que nous habitons, mon frère et moi, un petit pavillon au Vésinet — j'ai trouvé mon frère grelottant de fièvre. Je l'ai obligé à se mettre au lit et je l'ai soigné.

— Un instant, Mademoiselle ! Quelle heure était-il quand vous êtes rentrée au Vésinet ?

— Sept heures et quart... sept heures et demie au plus tard.

— Et depuis hier soir, sept heures et demie, votre frère n'est pas sorti ?

— Il n'a pas quitté sa chambre, Monsieur !

— Vous en êtes sûre ?

— Absolument. Nos deux chambres sont voisines, et j'ai le sommeil léger. A plusieurs reprises, au cours de la nuit, je l'ai entendu tousser et je me suis levée pour lui faire prendre de la tisane... la dernière fois, à une heure du matin.

— Vous avez noté l'heure ?

— Par hasard : la pendule sonnait au moment où je quittais ma chambre pour faire chauffer l'eau à la cuisine.

— Ceci établit donc que M. Xavier Maillefer ne saurait être inculpé dans l'affaire, puisque c'est vers une heure du matin qu'a eu lieu le crime. Toutefois, Mademoiselle, je me permettrai de vous demander si les déclarations que vous venez de faire peuvent être corroborées par un autre témoignage.

— Hélas ! non, Monsieur. Nous n'avons pas de domestiques. Il y a bien la femme de ménage, mais elle ne vient que le matin... Cependant, vous n'avez qu'à vous rendre au Vésinet. Vous verrez bien que mon pauvre Xavier est hors d'état d'avoir commis un crime cette nuit !

— J'irai au Vésinet, Mademoiselle... Non pas que je soupçonne le moins du monde votre frère, mais parce que je dois l'interroger. Peut-être sera-t-il en mesure de me fournir quelques précisions utiles.

— Je le souhaite, Monsieur, mais j'en doute. M. Véruinat ne faisait aucune confiance à Xavier.

— Nous verrons cela. Il suffit parfois de quelques mots dits par hasard pour ouvrir bien des horizons.

Raymonde ne semblait pas convaincue. Cependant, elle donna son adresse à l'inspecteur, en ajoutant :

— Si vous le permettez, Monsieur, je vais me retirer. J'ai un malade qui m'attend à l'autre bout de Paris.

— Je vous en prie, Mademoiselle ! Excusez-moi de vous avoir posé des questions qui ont pu vous paraître pénibles. Le devoir professionnel me l'imposait.

— Oh ! Monsieur, je ne vous en veux pas... au contraire ! Je vous remercie de votre bonté.

— Au revoir, Mademoiselle. Michelot, veux-tu reconduire Mlle Maillefer ?

Gargantua s'empressa d'obéir. Il reparut quelques instants plus tard, le visage épanoui.

— Elle est charmante... délicieuse ! Un vrai bijou !

— Mlle Maillefer me semble, en effet, des plus sympathiques, déclara Jacques d'un ton sérieux.

— Tu ne penses pas que son frère puisse être compromis dans cette histoire ?

— Là-dessus, mon vieux, tu me permettras d'être moins affirmatif.

— Allons donc ! Tu es fou ! Cette petite, complice d'un assassin !

Michelot était si ému qu'il en oubliait d'achever son sandwich, dont la moitié demeurait sur la table où il l'avait posé. Jacques haussa légèrement les épaules.

— Je n'ai jamais parlé de complicité. Tout au moins, au sens strict du mot. Mais cette petite adore

son frère, c'est visible; pour le sauver, pour établir son innocence, elle a pu mentir. Qui songerait à l'en accuser ?

— Ça ne tient pas debout. D'ailleurs, nous allons bien nous en rendre compte en faisant un tour au Vésinet pour interviewer le Maillefer.

— Nous, non. Moi. J'irai seul au Vésinet. Toi, tu vas te prendre par la main et aller rue Ribéra, enquêter chez toutes les concierges jusqu'à ce que tu aies trouvé la jeune femme blonde qui répond au nom d'Elyane et au signalement donné par notre ami le Brésilien; plutôt grande, blonde, mince..

— Entendu ! s'écria Michelot, à qui la perspective de rechercher une femme n'était point pour déplaire.

« A propos de Brésilien, tu ne m'as toujours pas dit ce que tu pensais de don Parfirio... je ne sais plus quoi !

— Ce que tu en penses toi-même, vraisemblablement.

— C'est-à-dire ?

— Une magnifique crapule.

— Je ne te le fais pas dire. Pourquoi chercher ailleurs l'assassin ? C'est lui, j'en mettrais ma main au feu !

— Tu risquerais de te brûler. J'ai dit : *crapule*; je n'ai pas dit : *assassin*.

— Mais voyons, tout l'accuse ! D'abord, cette histoire d'émeraude. Une femme lui confie un bijou de valeur pour le vendre à Vérugnat. Notre rastaquouère a soin de s'en faire remettre un reçu... Et puis il zigouille Vérugnat pour reprendre l'émeraude, et ni vu, ni connu, c'est classique !

— Simple hypothèse. Rien ne le forçait, en tout cas, à nous parler de ce joyau.

— Avec ça ! Tôt ou tard, la propriétaire finira bien par se faire connaître !

— Nous verrons.

— Et puis songe qu'il n'a pu nous fournir un alibi sérieux. A l'en croire, il a passé sa soirée *seul* aux Folies-Bergère, puis dans un bar. Impossible à vérifier... C'est trop commode !

— Justement ! Quand une canaille aussi accomplie

que don Parfirio commet un crime, son premier soin doit être de s'assurer un alibi un peu plus solide.

Michelot ne semblait pas convaincu. Ce que voyant, Landry ajouta ironiquement :

— Puisque les canailles t'intéressent tant, songe un peu au sieur Ernest Lerouge, l'écouteur aux portes numéro un ! Celui-là aussi me semble réunir toutes les qualités qui peuvent amener un citoyen à finir sa carrière au bagne.

— Mais...

— Nous reparlerons de tout ça, vieux frère. Pour l'instant, nous n'avons pas de temps à perdre. File rue Ribéra, moi, je vais au Vésinet... Et n'oublie pas ça, au cas où tu craindrais de mourir de faim !

Il lui tendait la moitié du sandwich demeurée sur le bureau. Les deux amis se serrèrent cordialement la main et se séparèrent.

Une heure plus tard, Jacques Landry arrivait au Vésinet. Xavier Maillefer et sa sœur occupaient un petit pavillon non loin de la gare. Au coup de sonnette de l'inspecteur, une grosse commère vint ouvrir en trainant ses savates. Elle avait une bonne figure rougeaude encadrée de cheveux gris.

— Monsieur Maillefer ? demanda notre ami.

— C'est ici... Mais je ne sais pas s'il pourra vous recevoir. Il est malade...

— Dites-lui que je viens de la part de M. Vérugnat.

— Son patron ! Il a besoin de lui ?

Jacques esquissa un signe vague qui pouvait signifier tout ce qu'on voulait. Sur quoi, la brave femme, qui était fort bavarde, se lança dans un interminable discours.

— J'espère que M. Vérugnat ne va pas lui faire des histoires parce qu'il n'est pas allé travailler ce matin ? Il est malade, ce pauvre monsieur Xavier, comme je vous l'ai dit... Une fièvre de cheval ! Même que sa sœur était bien inquiète, en le quittant tout à l'heure. Elle m'a dit de faire bien attention, dès qu'il sonnerait... vu que j'ai l'oreille un peu dure.

« D'ailleurs, jusqu'à présent, il n'a pas eu besoin de moi. Il doit dormir... Je vais voir s'il est réveillé... J'espère que vous ne venez pas lui apporter de mauvaise nouvelle, au moins ?

Sans attendre la réponse, la bavarde créature ajouta :

— Dame ! C'est du bon monde, tous le deux ! depuis six mois que je suis à leur service, jamais je n'ai eu un mot plus haut que l'autre avec le frère ou la sœur... Ah ! oui, pour sûr, c'est du bon monde...

Elle aurait sans doute continué longtemps à faire l'éloge de Xavier et de Raymonde, mais l'inspecteur l'interrompit :

— A quelle heure arrivez-vous ici le matin ?

— Vers huit heures, Monsieur. Pourquoi que vous me demandez ça ?

— Oh ! pour rien... Vous serez bien aimable de demander à M. Maillefer s'il peut me recevoir.

— J'y vais, Monsieur...

La brave femme disparut, laissant Jacques dans le vestibule. Elle revint quelques instants plus tard.

— M. Maillefer vous attend, Monsieur. Tâchez de ne pas trop le fatiguer : il n'est pas bien vaillant.

— Je vous promets que je le fatiguerai le moins possible ! promit l'inspecteur.

Et il suivit la femme de ménage qui gravissait péniblement l'escalier conduisant au premier étage du pavillon.

L'instant d'après, Landry pénétrait dans une petite chambre, modestement meublée, mais d'une propreté rigoureuse, et qui, même ne manquait pas d'une certaine coquetterie.

Près de la cheminée, où brûlait un feu de bois, un homme vêtu d'une robe de chambre, était assis dans un fauteuil, les jambes enveloppées d'une couverture. Il pouvait avoir vingt-cinq ans. Ses cheveux bruns, en désordre, ombrageaient un front vaste. Il portait une courte moustache brune et de grosses lunettes cerclées d'écaille chevauchaient son nez. Il tenait un livre à la main. A l'entrée de Jacques, il se leva, et l'inspecteur fut frappé par la ressemblance qui existait entre le frère et la sœur.

— Bonjour Monsieur, fit Xavier Maillefer d'une voix un peu sourde. Excusez-moi de vous recevoir dans cette tenue... Je suis souffrant.

Il tendait la main à Jacques Landry, qui prit cette main et constata qu'elle était fiévreuse.

— Asseyez-vous, reprit-il en lui désignant un siège. Vous venez de la part de M. Vérugnat ?

— Je l'ai dit à votre femme de ménage. Ce n'est pas tout à fait exact.

— Comment cela ?

En quelques mots, Landry se présenta et révéla au jeune homme la mort tragique de son patron. Xavier l'écoutait avec une stupeur mêlée de consternation. Sans doute, tout comme sa sœur, mesurait-il les conséquences désastreuses qu'entraîneraient pour lui la disparition de l'usurier et la perte de sa place. Mais il ne fit aucun commentaire et se borna simplement à déclarer :

— Quand vous êtes arrivé, j'étais à cent lieues de penser que vous m'apportiez une nouvelle pareille !

— Vous aviez beaucoup de sympathie pour M. Vérugnat ?

Xavier Maillefer soutint sans broncher le regard que l'inspecteur attachait au sien. Il répondit sans la moindre hésitation :

— Franchement, non. M. Vérugnat n'était pas de ceux qui inspirent la sympathie. Je n'ai jamais eu à me plaindre de lui, mais il n'y avait entre nous aucune espèce d'intimité.

— En quoi consistait votre travail chez M. Vérugnat ?

— Il recevait un courrier important. Chaque matin, il me dictait des lettres.

— Quel genre de lettres ?

— Des lettres d'affaires. M. Vérugnat avait de l'argent placé dans un assez grand nombre d'affaires. Il suivait de très près les fluctuations de la Bourse et profitait des moindres écarts en hausse et en baisse pour réaliser des bénéfices.

— En dehors de ces spéculations, — parfaitement légitimes, — n'avez-vous pas l'impression que M. Vérugnat s'occupait d'autres affaires, d'une nature un peu... délicate ?

Xavier Maillefer hésita un instant avant de répondre.

— Ma foi, Monsieur, il m'est pénible de paraître accuser un homme qui me faisait vivre, et qui vient d'être assassiné. Mais la vérité avant tout. Oui, j'ai eu

plusieurs fois l'impression très nette que les opérations financières de M. Vérugnat cachaient d'autres trafics. Certains détails : des communications téléphoniques auxquelles j'ai assisté, me portent à croire qu'il prêtait de l'argent... à des taux très élevés.

— Ah ! vraiment. Connaissez-vous certains de ses clients ?

— Non, Monsieur. Je ne venais chez M. Vérugnat que le matin. Tous ses rendez-vous étaient fixés pour l'après-midi.

— Ainsi, vous n'avez aucune idée quant à la personnalité du meurtrier ? Vous ne pensez pas qu'un débiteur insolvable, menacé de saisie, a pu...

Xavier esquissa un geste d'ignorance.

— Là, Monsieur, vous m'en demandez trop ! Ce n'est pas impossible, évidemment, mais, encore une fois, je ne puis rien vous dire. M. Vérugnat ne me faisait pas de confidences.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Hier matin. Je l'ai quitté vers midi.

— Vous n'avez rien remarqué de particulier dans son attitude ?

— Non. Il était comme toujours : froid, peu communicatif.

— Vous deviez retourner chez lui ce matin ?

— Oui. Il m'avait même dit de venir de bonne heure, car il devait me dicter un certain nombre de lettres en retard.

— Donc, il ne se doutait de rien, d'après vous ?

— J'en suis persuadé.

— En quittant M. Vérugnat, hier, qu'avez-vous fait ?

— J'ai déjeuné dans un petit restaurant du quartier, et puis je suis allé à la Bibliothèque Nationale où je passe tous mes après-midi. Il faut vous dire que je prépare ma licence d'histoire...

Xavier avait rougi légèrement en faisant cet aveu. L'inspecteur ne put s'empêcher de sourire.

— Mes félicitations, monsieur Maillefer, et tous mes vœux de succès.

Il s'était levé et se disposait à prendre congé.

— Ah ! pendant que j'y pense : Que dites-vous d'Ernest, le valet de chambre de M. Vérugnat ?

— Pas grand'chose. Je ne le connais guère.

— Son maître s'est-il jamais plaint de lui devant vous ?

— Jamais.

— Et don Porfirio Guadanar y Villarena, le connaissez-vous ?

— Non plus.

— Et Mme... ou Mlle Elyane ?

Xavier ouvrit de grands yeux.

— Elyane ? C'est la première fois que j'entends ce nom.

— Je vous remercie. Une dernière question, monsieur Maillefer : dans la matinée d'hier, ou les jours précédents, M. Vérugnat a-t-il ouvert son coffre devant vous ?

Xavier réfléchit un instant.

— Peut-être... Je ne peux pas vous le dire.

— De sorte que vous ne savez pas ce que contenait ce coffre ?

— Ma foi, non...

— C'est bien, monsieur Maillefer. Il me reste à vous renouveler mes remerciements et à m'excuser de vous avoir dérangé. Non, non, je vous en prie, ne me reconduisez pas !

Il sortit. Dehors, avant de reprendre le chemin de la gare, il s'arrêta pour allumer une cigarette, puis murmura d'un ton soucieux :

— Drôle d'histoire ! J'ai l'impression de traverser un tunnel interminable... Evidemment, il y a une petite lueur au bout, mais elle est encore bien faible... Je me demande si j'arriverai jamais au grand jour !

CHAPITRE III

LA DAME BLONDE

Cependant, l'enquête suivait son cours. Elle mit en lumière un certain nombre de faits qui furent mentionnés dans les journaux.

Tout d'abord, M. Vérugnat ne laissait aucun héri-

tier connu, et l'on ne retrouva point de testament. Sa fortune devait donc revenir à l'Etat, et l'hypothèse d'un crime commis par quelque parent ou légataire désireux de s'assurer la succession de la victime devait être exclue définitivement.

Une nouvelle perquisition opérée dans le bureau de l'usurier permit de découvrir un document fort intéressant : le petit carnet où il notait au jour le jour le mouvement de ses fonds.

On put ainsi constater que, le matin même du meurtre, Vérugnat avait touché une somme de quatre-vingt-trois mille francs en billets de banque. Quelle était la provenance de cet argent ? Sur ce point, le mort avait emporté son secret dans la tombe. *En revanche, il avait pris la peine de noter les numéros de tous les billets* : détail qui ne manquerait point de faciliter la capture de l'assassin.

À la demande de Landry, les journalistes parlèrent de la fameuse émeraude, vraisemblablement dérobée dans le coffre en même temps que l'argent, mais sans faire allusion au Brésilien, non plus qu'à la femme blonde, ni à la lettre signée Elyane. Le jeune inspecteur estimait que, si la divulgation de certains détails pouvait être profitable aux intérêts de la police, d'autres, en revanche, devaient rester secrets jusqu'à nouvel ordre. Il n'eut pas de peine à faire partager cette théorie par le juge d'instruction chargé de l'affaire.

En ce qui concernait le meurtrier, aucune piste nouvelle n'était signalée. L'arme du crime était un couteau banal comme on en peut trouver dans tous les bazars. Sur le manche, aucune empreinte, non plus que sur la porte du coffre. Le meurtrier avait eu soin d'opérer avec des gants.

Le lendemain du jour où nous avons vu Jacques Landry procéder aux premières constatations, le jeune inspecteur se trouvait de bon matin dans son bureau quand Michelot entra en coup de vent.

— Ça y est ! proclama-t-il avec l'accent du triomphe et la joue droite gonflée par la moitié d'un sandwich dont il serrait l'autre moitié entre ses doigts.

« J'ai trouvé... »

— Quoi donc ?

— La dame blonde...

Landry se leva vivement.

— Ah ! Ah ! Raconte vite.

— Voilà : hier, en te quittant, je me suis rendu rue Ribéra. Heureusement, la rue n'est pas longue et je n'ai pas mis trop de temps à interroger les concierges. Tout de même, j'y ai repéré trois Elyane. La première était brune et âgée d'au moins cinquante ans. Donc, pas la peine de s'en occuper. La deuxième était blonde. Age : trente ans, signalement correspondant assez bien à celui que nous a donné notre Brésilien. Elle s'appelle Elyane Guéret et elle est la femme tout ce qu'il y a de légitime d'un industriel.

— C'est peut-être elle, fit observer Landry. Rien ne dit que la maîtresse de Vérugnat n'était pas mariée.

— Attends... je n'ai pas fini ! Mme Guéret ne peut pas être celle qui nous intéresse.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle est depuis trois semaines aux sports d'hiver avec son mari.

— Tu ne pouvais pas me le dire plus tôt ?

— Tu ne me laisses pas parler. Reste la troisième Elyane ; cette fois, pas d'erreur possible : c'est la bonne !

Il tira un carnet de sa poche et lui à haute voix :

— Elyane de Rocroy, vingt-neuf ans environ, grande, mince, blonde platinée... Je l'ai vue comme elle descendait son chien. Jolie fille, prétentieuse et assez mauvais genre. Elle doit être mal avec sa concierge qui m'a dit pis que pendre d'elle. A en croire cette honorable portière, Mlle de Rocroy s'appellerait de son vrai nom Piédoux...

— Ce n'est pas un crime !

— Non, mais en plus de cela, c'est ce que la concierge appelle une hétaïre... Il paraît qu'elle a un « monsieur ».

— Ceci devient plus intéressant. La concierge t'a dit le nom de ce « monsieur » ?

— Elle l'ignore. Il venait rarement chez elle ; c'est elle qui devait aller chez lui. Il serait, paraît-il, dans les affaires.

— Voilà qui correspondrait assez bien à feu Vérugnat. Elle ne t'a pas donné son signalement ?

— Elle a dit simplement : « un monsieur entre

deux âges », plutôt laid. Je lui ai montré une photo de Vérugnat; elle a hésité, puis elle a déclaré : « Je suis presque sûre que c'est lui. » Mais je n'ai pas attaché trop d'importance à cette déclaration; en règle générale, les témoins reconnaissent neuf fois sur dix les gens dont on leur présente la photo.

— Fort judicieusement raisonné ! Et c'est tout ce que tu as récolté comme renseignements ?

— Mais non ! Laisse-moi finir. Toujours d'après la concierge, Mlle Elyane de Rocroy est criblée de dettes : elle doit à tout le monde dans le quartier, aux fournisseurs, à sa couturière, à sa modiste... est-ce que je sais ! Elle doit à sa femme de chambre six mois de gages et deux termes au propriétaire.

— Diable ! Ça confirme bien la lettre que nous avons trouvée hier.

— Que tu as trouvée hier.

— C'est la même chose. Alors, on y va ?

— Où ça ?

— Chez la belle Elyane. Avec tout ce que tu viens de m'apprendre sur son compte, nous avons de quoi lui clouer le bec si elle le prend de trop haut. En route !

Une demi-heure plus tard, ils sonnaient à la porte de Mlle de Rocroy, qui occupait rue Ribéra, près de l'avenue Mozart, un appartement situé au troisième étage d'un immeuble moderne.

Une femme de chambre qui ressemblait à une souris, dont elle avait le museau pointu et les petits yeux pareils à des boutons de bottines, vint ouvrir aux deux inspecteurs et leur lança un regard méfiant. Sans doute les prenait-elle pour des créanciers.

— Mlle Elyane de Rocroy ? questionna Jacques Landry.

— Mademoiselle est sortie ! lui fut-il répondu.

Jacques ne se laissa pas troubler par cette information débitée sur un ton plutôt acerbe.

— C'est curieux ! La concierge nous a dit que Mlle de Rocroy était chez elle.

— Moi, je vous dis qu'elle est sortie ! Elle ne rentrera pas de la journée !

— Que vous dites ! fit observer facétieusement Michelot.

Landry ne dit rien; il se borna à mettre sous les yeux de la camériste sa carte d'inspecteur de la Sûreté.

Du coup, la femme de chambre devint plus conciliante.

— Si ces messieurs veulent entrer au salon, je... je vais voir si Mademoiselle peut les recevoir.

Sur quoi, elle les fit entrer dans un petit salon, meublé avec de grandes prétentions à l'élégance et un indiscutable mauvais goût.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis la porte s'ouvrit, livrant passage à une jeune femme de vingt-cinq à trente ans, au maquillage excessif, aux cheveux blond argenté, au visage inexpressif de poupée de luxe. Jolie assurément, Mlle de Rocroy l'était. Sympathique ? Nous ne nous hasarderons pas à l'affirmer.

Elle était vêtue d'un peignoir garni de fourrures et marchait en se dandinant légèrement sur les hauts talons de ses mules rouges, sans doute pour se donner ce qu'elle jugeait un air « distingué ».

— Vous désirez, messieurs ? fit-elle avec hauteur.

Le ramage ne valait pas le plumage. La voix d'Elyane était rauque et vulgaire en dépit du soin qu'elle mettait à l'adoucir.

Ce fut Jacques Landry qui répondit :

— Excusez-nous de vous importuner, Mademoiselle. Nous venons vous demander quelques renseignements...

— Sur quoi ?

— Sur M. Vérugnat.

Jacques, qui observait attentivement la jeune femme, crut voir une ombre passer sur ses traits, mais ce fut si rapide qu'il n'aurait pu en jurer. Les poings sur les hanches, l'allure provocante, Mlle de Rocroy déclarait :

— Connais pas !

— Vous êtes sûre ?

— Absolument. Qu'est-ce que c'est que ça, M. Vérugnat ?

— Ça, comme vous dites, c'est quelqu'un qui vient de mourir...

— Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

— ...qui vient de mourir dans des circonstances un peu particulières. Vous lisez les journaux ?

— Comme tout le monde. Mais les crimes, ça ne m'intéresse pas.

— Les crimes ! Vous ai-je dit que M. Vérugnat avait été assassiné ?

Elyane se troubla légèrement.

— En y réfléchissant bien, il me semble que j'ai vu quelque chose comme ça, ce matin, sur le journal. Mais je vous répète que je ne connais pas ce monsieur.

— Vraiment !

— Vraiment.

Jacques feignit une vive contrariété.

— Je suis désolé de vous avoir dérangée pour rien.

Mlle de Rocroy prit cette formule pour un aveu de défaite, et son arrogance s'en accrut. Le fragile vernis de distinction dont elle se paraît s'écailla sur-le-champ.

— Moi aussi, je suis désolée... que vous m'ayez fait perdre mon temps, vu que j'ai des choses plus intéressantes à faire qu'à vous recevoir ! Et là-dessus, messieurs, je ne vous retiens plus. Bon vent, bonne brise, et au plaisir de ne plus vous revoir !

D'un geste insolent, elle leur désignait la porte. Michelot sentit le rouge lui monter au front ; ses poings se serrèrent. Il jeta un regard de stupeur sur Jacques. Ce dernier n'avait pas l'habitude de capituler si aisément. « Est-il devenu gâteux ? » se demanda le brave garçon.

Landry n'avait pas bronché. Son attitude était toujours celle d'un homme qui vient de faire une gaffe terrible et ne sait comment se faire pardonner. Elyane, plus méprisante que jamais, s'enfermait dans un silence de glace. Soudain, la voix du jeune inspecteur se fit entendre :

— Alors, vous êtes tout à fait sûre de n'avoir jamais vu Antoine Vérugnat ?

Mlle de Rocroy tressaillit.

— Combien de fois faudra-t-il vous le répéter mon ami ? Êtes-vous sourd ou idiot ?

— Ni l'un ni l'autre, Mademoiselle. Seulement je m'aperçois que j'ai oublié de vous montrer... ceci !

Tout en parlant, Jacques Landry tirait de sa poche le fragment de lettre qu'il avait découvert sous le bureau de l'usurier et dont nous l'avons vu reconstituer le texte pour l'édification de son camarade Michelot.

Il le mit sous les yeux d'Elyane. L'effet fut immédiat : la jeune femme blêmit sous son fard; ses yeux s'agrandirent; elle porta ses mains à son cou, comme quelqu'un qui étouffe; ses jambes se dérobaient. Elle serait tombée si Jacques ne l'avait soutenue et guidée jusqu'à un fauteuil où elle s'effondra.

— Où... où avez-vous trouvé cela ? balbutia-t-elle d'une voix à peine distincte.

Le jeune inspecteur voulut profiter du trouble d'Elyane pour achever de la confondre.

— Dans la pièce où le crime a été commis. Vous voyez qu'il serait aussi stupide que maladroit de persister dans vos déclarations mensongères. Vous prétendiez ne pas connaître M. Vêragnat... Comment se fait-il, alors, que vous lui ayez adressé cette lettre ?

A mesure que Jacques parlait, Mlle de Rocroy semblait recouvrer des forces. Elle se redressa sur son siège et répondit d'une voix qui s'affermissait quelque peu :

— C'est vrai, Monsieur, je vous ai menti. Je m'en excuse, et je vous demande pardon, aussi, de ce que je vous ai dit tout à l'heure. Je n'ai pas été très aimable avec vous... Mais je n'avais qu'une idée, c'est que vous débarrassiez le plancher le plus vite possible !

L'ingénuité de cet aveu fit sourire Landry. Mais il reprit un ton sévère pour demander :

— Pourquoi m'avez-vous menti ?

Elyane de Rocroy baissa la tête comme une petite fille prise en faute.

— C'est que... j'avais peur des complications !

— Quelles complications ?

— Ben, vous me comprenez, pas vrai ! Quand on a un ami qui meurt de mort violente, on n'aime pas beaucoup que les journaux et la police viennent mettre le nez dans vos affaires. C'est pas que j'aie rien à me reprocher, bien sûr, mais je préfère qu'on me f... la paix !

De nouveau, Jacques sourit. Après un instant de réflexion, il reprit, d'un ton volontairement neutre :

— Si vous craignez les complications et les ennuis, vous ferez bien de répondre franchement aux questions que je vais vous poser.

— C'est promis, Monsieur.

— Quand avez-vous vu M. Vérugnat pour la dernière fois ?

La question parut troubler Elyane qui tressaillit et étendit la main d'un geste mélodramatique.

— Je suis innocente... je le jure !

— Qui vous dit le contraire ? Je vous demande quand vous avez vu M. Vérugnat pour la dernière fois ?

Elyane réfléchit un peu trop longuement avant de répondre.

— Heu... je ne l'ai pas vu depuis trois jours.

— Vous étiez en froid avec lui ?

— Pas précisément, mais...

— Mais quoi ?

— Je... j'étais un peu gênée et je lui avais demandé de l'argent.

— Et alors ?

— Alors, il avait refusé de m'en donner avant la fin du mois. Antoine n'était pas un mauvais homme, mais il était par trop regardant... Entre nous, c'était un fameux radin !

— Donc, vous ne l'avez pas vu depuis trois jours. Et c'est pour lui réclamer cet argent dont vous aviez un besoin pressant que vous lui avez adressé cette lettre ?

— Quelle lettre ?... Ah ! oui, oui... celle que vous venez de me montrer. C'est exact, je la lui ai envoyée...

— Quand ?

Nouvelle hésitation. On eût dit que Mlle de Rocroy craignait de se compromettre par une réponse imprudente. Elle se décida enfin.

— Mercredi.

— Donc, la veille du crime ?

— Mercredi... je crois que je parle français !

Elle était redevenue arrogante. Elle déclara sèchement :

— On ne peut rien me reprocher... J'ai un alibi. J'ai passé toute la soirée d'avant-hier et presque toute

la nuit avec des amis. On est allé au théâtre et on a soupé à Montparnasse jusqu'à cinq heures du matin.

— Nous vérifierons cela. Il me reste encore quelques points à éclaircir. Dans cette lettre que vous écriviez à M. Vérugnat, vous lui demandiez de l'argent ?

— Parbleu ! Quand on écrit à un homme c'est pas pour lui demander l'heure qu'il est !

— Evidemment, mais vous paraissiez avoir un besoin pressant de cet argent. Vous disiez dans votre lettre : « Si je ne l'ai pas après-demain, tout est perdu... »

Elyane de Rocroy haussa les épaules.

— Oh ! vous savez, on dit ça ! C'est une façon de parler. Ce pauvre Vérugnat était radin, comme je vous ai dit. Alors, pour qu'il les lâche, il ne fallait pas y aller mollement : fallait exagérer un peu. Vous comprenez ?

— Très bien. Et que M. Vérugnat vous a-t-il répondu ?

De nouveau, la blonde jeune femme parut embarrassée.

— Heu... Il... il ne m'a pas répondu. Il m'a laissée tomber comme une crêpe !

— Alors, comment avez-vous fait pour vous tirer d'affaires ?

— Je vous ai déjà expliqué que j'avais exagéré la situation, histoire de secouer un peu Antoine pour qu'il se montre généreux une fois par hasard.

— Bien, bien. En somme, la mort de ce pauvre M. Vérugnat n'a pas l'air de vous plonger dans un chagrin trop terrible.

Elyane eut un haussement d'épaules désabusé.

— Que voulez-vous ! Nous sommes tous mortels, comme on dit, et puis il était vraiment trop rapiat, le pauvre Antoine. Après tout, un homme de perdu, dix de retrouvés, pas vrai ?

— C'est une opinion... Mademoiselle, je m'en voudrais de vous importuner davantage. Encore deux questions, et je vous débarrasse de ma présence.

— Allez-y ! un peu plus, un peu moins...

— Connaissez-vous un gentilhomme brésilien nommé don Porfirio Guadanar y Villarena ?

— Non... c'est-à-dire que j'ai entendu à plusieurs reprises Antoine parler de lui.

— Qu'est-ce qu'il en disait ?

— Que c'était le roi des tapeurs et une des plus belles fripouilles qu'il avait jamais rencontrées.

— Je vois qu'il le connaissait assez bien. Et Xavier Maillefer ?

— Le secrétaire d'Antoine ?

— Oui. Vous le connaissez, lui ?

La bouche d'Elyane se plissa en une moue dédaigneuse.

— Pensez-vous ! Un pouilleux de secrétaire... c'est pas du monde à fréquenter pour moi. Je ne m'occupe pas des domestiques !

Sur ces mots, la belle blonde se leva pour faire entendre à ses visiteurs que l'entretien avait assez duré, et les deux inspecteurs se retirèrent. Dehors, Jacques Landry fit entendre un petit sifflement ironique.

— Vraiment intéressante, Mlle de Rocroy ! Tu ne trouves pas ?

— Une belle volaille ! proclama Michelot, indigné. Ce n'est pas le cœur qui l'étouffe, celle-là ! Enfin, tu l'as mise au pas... et comment ! Dès que tu lui as montré la lettre, elle a changé de couleur ; j'ai cru qu'elle allait tomber dans les pommes. Décidément, mon vieux Jacques, tu es un as !

Landry secoua la tête.

— Pas tant que tu le crois !

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— J'ai fait une fameuse gaffe tout à l'heure... à propos de cette fameuse lettre, justement.

— Une gaffe ! Quelle gaffe ?

Mais Jacques ne répondit pas...

CHAPITRE IV

ENCORE UN MEURTRE !

Tout près de l'avenue de Saint-Ouen, dans une ruelle étroite et sombre, se trouve le magasin de fripier du père Abraham.

On y vend et l'on y achète de tout : des vieilles lorgnettes, de vieux vêtements, de vieux souliers, de vieux chapeaux, des reconnaissances du Crédit Municipal, des livres dépareillés, des brosses, des lunettes sans verre, des fauteuils manchots et des chaises qui ont rarement leur compte de pieds.

Le maître du lieu est un grand vieillard d'une soixantaine d'années, dont la tête est toujours inclinée sur la poitrine, ce qui lui donne l'aspect assez peu engageant d'un pendu fraîchement décroché de sa potence. Sa peau est jaunâtre et rugueuse comme un vieux parchemin racorni; son nez se recourbe comme un poignard qui menacerait son menton, et une barbe grisonnante lui pend aux mâchoires. Derrière de grosses bécicles à monture de corne luisent deux petits yeux jaunes, inquiets et rusés, dont le regard est aussi difficile à saisir qu'une mouche sur un mur.

Été comme hiver, le père Abraham est vêtu d'une étrange redingote verdâtre, ornée de brandebourgs, et coiffé d'une calotte de soie jadis pourpre, mais à laquelle la patine du temps et les nombreuses taches dont elle est ornée ont conféré cette teinte particulière qu'on appelle la couleur sale. Abraham... est-ce son patronyme réel ? Est-ce un sobriquet ? Bien fin qui le dirait. Toujours est-il que c'est sous ce nom qu'il est connu dans le quartier, où il demeure depuis de longues années.

— Le père Abraham ? Un peu toqué, un peu avare, vous diront les bonnes gens d'alentour si vous les questionnez sur son compte. Mais ce n'est pas un mauvais homme.

Cela peut se discuter. Peut-être, en effet, le vieux brocanteur n'est-il pas un mauvais homme, mais c'est assurément une des plus franches canailles qui aient jamais honoré le globe de leur présence.

En effet, son commerce de fripier n'est que le pavillon qui couvre une marchandise beaucoup moins honorable encore que les brodequins éculés ou les paletots mangés aux mites. Le père Abraham n'est rien de moins qu'un recéleur, fort renommé dans la pègre des bas-fonds. C'est à lui que viennent s'adresser les voleurs qui ont des bijoux à vendre. Abraham ne paye pas cher, mais il paye comptant et ne pose jamais de questions inutiles. De plus, il connaît son métier : avec lui, jamais d'anicroche, et voici bien longtemps qu'il exerce son négoce sans avoir fait connaissance avec les quatre murs d'une cellule. Aussi s'enorgueillit-il de posséder une clientèle choisie et triée sur le volet parmi les hors-la-loi de toute sorte qui abondent sur le pavé de la capitale.

Ces clients un peu spéciaux ne se soucient guère d'être vus. En général, ils ne viennent guère qu'assez tard. C'est pourquoi, ce soir-là, vers onze heures, le père Abraham, qui lisait un gros livre dans sa chambre située juste au-dessus du magasin, n'éprouva-t-il nulle surprise en entendant frapper à la porte de la boutique trois coups brefs, suivis de deux coups plus espacés.

Il posa son livre sur la table, ouvrit un tiroir et en tira un revolver qu'il glissa dans la poche de sa redingote après en avoir vérifié le chargeur. Ces précautions prises, il descendit au magasin et déverrouilla la porte de la rue.

Un homme entra. Il portait un épais cache-nez qui lui couvrait la moitié du visage et un chapeau aux bords rabattus.

— Salut ! fit le visiteur.

Abraham refermait la porte.

— Bonsoir, répondit-il. Je vous attendais.

— Vous avez l'argent ?

— Montrez l'objet d'abord.

Le visiteur hésita un instant et regarda autour de lui d'un air inquiet, comme s'il eût craint d'être épié. Abraham remarqua ce détail et haussa les épaules.

— Pensez-vous que je convoque la police pour la faire assister à mes petites transactions ?

— Non, bien sûr, mais on n'est jamais trop prudent.

— Je suis prudent pour deux ! affirma le vieux brocanteur.

Et, changeant de ton, il ajouta :

— Voyons la chose...

Le visiteur fouilla dans sa poche et en tira un petit paquet enveloppé de papier, qu'il tendit à son interlocuteur.

Ce dernier défit le papier et ne put retenir un petit grognement admiratif.

L'objet qu'il tenait entre ses doigts maigres aux ongles ourlés de noir était une magnifique émeraude montée en bague sur platine.

Durant quelques instants, le silence régna. Abraham avait assujetti ses lunettes sur son nez crochu et examinait soigneusement le bijou. Enfin, il le posa sur la table qui le séparait de son interlocuteur.

— Pas mal, reconnut-il.

— Et il s'empessa d'ajouter :

— Dommage que, pour l'instant, les émeraudes se vendent si mal.

Le visiteur nocturne haussa les épaules.

— Sans blague ! Une bague comme celle-là vaut cent mille francs, au bas mot !

— J'en offre vingt-cinq mille.

L'autre eut un geste de colère.

— Pourquoi pas dix sous ? Si vous croyez que je vais me laisser voler ainsi...

Un étrange sourire glissa sur les lèvres du père Abraham.

— Voilà un mot qu'il vaut mieux ne jamais prononcer : *voler*. Il suggère trop d'idées fâcheuses, ne trouvez-vous pas ?

Les yeux de l'homme eurent une mauvaise lueur, mais il se maîtrisa.

— C'est bon ! gronda-t-il. Pas d'histoires ! Cinquante mille, Abraham.

Le vieux hésita quelques instants. Ses regards ne pouvaient se détacher du joyau qui étincelait parmi les livres crasseux étalés sur la table.

— Trente mille ! laissa-t-il tomber.

— Jamais !

— C'est à prendre ou à laisser.

De nouveau, ce fut le silence. Abraham semblait se désintéresser de l'affaire, mais ses yeux guettaient avidement son interlocuteur. Ce dernier réfléchissait, en proie à une colère visible. Finalement, il déclara :

— C'est votre dernier prix ?

— Je ne donnerai pas un sou de plus.

— C'est bon. Envoyez l'argent...

Abraham s'attendait-il à une capitulation moins prompte ? Toujours est-il que son visage de béliet trahit une surprise aussitôt dissimulée.

— L'argent ! Mais... je ne l'ai pas ici.

— Quand l'aurez-vous ?

Une courte hésitation, puis le vieil homme répondit :

— Demain soir, à la même heure.

Le visiteur grommela quelques jurons ; il reprit le bijou, l'enveloppa de nouveau et le fit disparaître dans les profondeurs de sa poche.

— A demain ! fit-il simplement.

Déjà, il était dehors. Abraham marcha lentement vers la porte, la verrouilla avec soin, et regagna sa chambre en marmonnant d'un air inquiet :

— Il a cédé bien vite... Je l'aurais cru plus coriace que ça ! Est-ce que, par hasard... Oh ! oh ! je crois qu'il va falloir agir avec beaucoup de prudence... beaucoup de prudence, en vérité !

Le lendemain matin, en descendant faire son marché, le père Abraham acheta le *Petit Parisien*, comme il faisait chaque jour. Par mesure d'économie, il ne lisait jamais les journaux du soir et se refusait à utiliser un poste de T.S.F. Aussi ne prenait-il connaissance de certains faits qu'avec un peu de retard, mais il s'y résignait avec philosophie.

— Les journaux ne nous apprennent jamais que des choses tristes, avait-il coutume de dire. Alors, on les connaît toujours trop tôt !

Cependant, ce matin-là, Abraham parut prendre un vif intérêt à la lecture du quotidien. Ce ne furent point les nouvelles de la politique étrangère ni celles du parlement qui provoquaient son attention : c'était

un article publié en seconde page sous le titre suivant :

Assassinat mystérieux rue Raynouard

Abraham lut l'article avec soin de la première ligne à la dernière; puis il le relut et déposa le journal sur la table où son café au lait refroidissait.

— Diable ! grommela-t-il en fourrageant la barbi-che effilée qui lui donnait une vague ressemblance avec le Prince des Ténèbres. Diable ! je comprends bien des choses...

Son visage s'était rembruni : de maussade qu'elle était à l'ordinaire, l'expression de ses traits devenait sinistre.

— Diable ! répéta-t-il. Un meurtre... mauvais, cela ! Un vol, un cambriolage, passe encore. On sait où ça vous mène, mais un meurtre... Oh ! je n'aime pas ça... Je n'aime pas ça du tout !

Abraham se consulta quelques instants; il avait l'air de quelqu'un qui se prépare à absorber un médicament salubre mais fort désagréable au goût. Avec un soupir, il se décida.

— Pas moyen de faire autrement... Ce serait trop dangereux !

Sur ces mots, il décrocha le téléphone placé sur la table et composa un numéro. L'ayant obtenu, il demanda à parler à l'inspecteur Jacques Landry... Mais ce dernier était parti pour la rue Ribéra et Abraham ne put lui parler qu'au début de l'après-midi.

Vers deux heures, ce même jour, Landry expliquait à Michelot, qui venait d'entrer dans le bureau qu'ils partageaient à la Sûreté :

— Tu tombes à pic, vieux frère ! Je viens de recevoir une communication intéressante.

— A propos de l'affaire Vêrugnat ?

— J'ai tout lieu de le croire. As-tu entendu parler du père Abraham ?

— Le recéleur qui habite du côté de Saint-Ouen ?

— Lui-même ! Tu connais le genre de trafic auquel il se livre, et tu sais aussi qu'il nous donne parfois des tuyaux intéressants... c'est même pour ça qu'on le laisse relativement tranquille.

« Donc, il vient de me faire savoir qu'hier, dans la soirée, il a reçu la visite d'un homme qu'il a dé-

claré ne pas connaître et qui lui a proposé de lui vendre une bague superbe : émeraude montée sur platine. Il a eu des soupçons, et il a invité l'homme à revenir ce soir à onze heures.

« Tantôt, en parcourant son journal, il a lu le récit du meurtre de Vêrugnat et la disparition de l'émeraude confiée par notre ami don Porfirio à la victime... Tu vois, entre parenthèses, que j'avais raison de vouloir que les reporters en parlent ! Bref, Abraham est persuadé qu'il s'agit du bijou dérobé dans le coffre de Vêrugnat ; et comme il a vu dans les journaux que je m'occupais de l'affaire, il m'a téléphoné pour me prévenir. Nous nous connaissons bien, d'ailleurs : j'ai eu l'occasion de lui rendre un petit service ; Abraham me témoigne sa reconnaissance comme il peut.

Michelot avait interrompu la mastication d'un énorme sandwich.

— Qu'est-ce que tu penses de ça, toi ?

— Que la piste peut être bonne. Abraham est une vieille fripouille, mais il connaît trop bien son métier pour jouer au plus fin avec nous. Voici comment j'explique les choses : hier il reçoit la visite du meurtrier de Vêrugnat : notre fameux X. Le connaissait-il ? C'est à voir. En tout cas, il devait ignorer le crime. N'ayant pas l'argent sur lui — avec les visites qu'il reçoit, ça se comprend sans peine ! — il invite X. à revenir ce soir. Mais ce matin, en lisant les journaux, il apprend l'assassinat et s'aperçoit que l'émeraude proposée la veille vient de la rue Raynouard. Alors, il a peur... Abraham admet le vol, mais pas le sang ; c'est sa façon à lui d'être honnête, et il m'avertit « à toutes fins utiles », comme disent les hommes de loi.

— Conclusion ?

— Conclusion : ce soir, nous allons, toi et moi, organiser une belle petite souricière dans la boutique du vieil Abraham. C'est convenu avec lui. L'homme doit venir à onze heures. Nous serons là à dix heures précises ; c'est plus qu'il n'en faut pour la mise en scène. J'avais pensé à prévenir notre ami Porfirio pour lui demander d'identifier la bague... Réflexion faite, j'y ai renoncé.

— Pourquoi ?

Un étrange sourire glissa sur les lèvres du jeune inspecteur.

— Parce que... Je ne sais pas encore ce qu'il faut penser de ce gentilhomme. Et puis...

— Et puis ?

Jacques Landry rompit les chiens.

— Rendez-vous ici à neuf heures. N'oublie pas ton revolver : on ne sait jamais ce qui peut arriver.

Michelot fut exact au rendez-vous. A dix heures moins le quart, les deux amis sortaient du métro à la station La Fourche et s'engageaient dans l'avenue de Saint-Ouen.

Il tombait une petite pluie fine qui hachait de zébrures le rectangle des portes-cochères. Les passants se hâtaient, les mains au creux des poches, le col du pardessus relevé. Michelot et Landry se dirigèrent à pas rapides vers la ruelle où Abraham tenait boutique.

— Beau temps pour une arrestation ! proclama Gargantua, la bouche pleine, comme toujours.

« Dis donc, vieux camarade, tu crois que nous allons lui mettre la main au collet, à l'assassin de Véruignat ?

— Pourquoi pas ?

— D'après toi, qui ça peut-il être ?

— Dans une heure et demie au plus, tu sauras à quoi t'en tenir.

Michelot n'insista pas. Aussi bien les deux hommes étaient-ils arrivés. Ils se trouvaient devant la maison lépreuse dont le magasin du fripier occupait le rez-de-chaussée.

Landry tira sa montre.

— Dix heures. Il doit nous attendre...

Il s'approcha de la porte et frappa trois coups, puis deux autres.

Pas de réponse.

Jacques attendit un instant, puis renouvela son manège.

Toujours rien... Les deux policiers se regardèrent.

— Ah ! ça... est-ce qu'il est sourd, le père Abraham ?
fil Ludovic.

— On le dirait ! marmotta Jacques Landry.

Un pli soucieux s'était creusé sur son front. Il s'approcha de la porte. On avait retiré le bec de cane, mais un peu de lumière filtrait à travers les interstices.

— Bizarre ! constata-t-il. On dirait qu'elle n'est pas fermée...

Il poussa le battant. La porte tourna sur ses gonds et nos amis pénétrèrent à l'intérieur du magasin.

Sur le seuil, ils s'arrêtèrent : le spectacle qui les attendait n'avait rien de particulièrement plaisant.

Une ampoule qui pendait du plafond, telle une grosse araignée descendue de sa toïte, éclairait parcimonieusement la boutique où s'entassaient, dans un pittoresque désordre, des porcelaines ébréchées, des hardes crasseuses et des meubles vermoulus.

Au milieu de la pièce, un homme se tordait sur le sol en gémissant faiblement. Une tache rouge s'élargissait sur sa poitrine.

— Abraham ! s'écria Landry, consterné.

Il courut au blessé, se pencha sur lui :

— Qui t'a mis dans cet état ? questionna-t-il vivement.

Les yeux d'Abraham, déjà voilés par l'agonie, se fixèrent sur ceux de Jacques avec une affreuse expression de douleur et d'angoisse. Ses lèvres remuèrent faiblement.

— Lui... lui... murmura-t-il dans un souffle. Vous êtes venus trop tard !...

— Qui t'a blessé ?... Qui ? interrogeait fiévreusement Landry, qui s'était agenouillé près du malheureux.

Abraham se souleva péniblement sur un coude. Il hoqueta :

— Je l'ai blessé... à la main...

— Son nom ! Dis-moi son nom ! cria l'inspecteur.

Un murmure confus sortit des lèvres de l'agonisant. Par un effort désespéré, il réussit presque à se mettre sur son séant ; une mousse sanglante souillait sa bouche.

— Lui... lui... bredouilla-t-il.

Et, brusquement, il se renversa. Sa tête heurta lourdement le plancher.

— Mort... Nous sommes arrivés trop tard ! murmura Jacques en se découvrant.

.....

Le lendemain, de bonne heure, Jacques Landry pénétrait dans le cabinet de M. Pavezac, le juge chargé d'instruire l'affaire de la rue Raynouard.

— Eh bien ! lui dit ce dernier, avec lequel notre ami s'était déjà entretenu la veille. M'apportez-vous le nom du coupable ?

— Je crois que oui, monsieur le Juge... Mais, avant de vous renseigner sur ce point, permettez-moi de vous demander si vous avez convoqué tous les témoins, comme je vous l'ai demandé hier ?

— Parfaitement : don Porfirio Guadanar, Ernest Lerouge, Mlle de Rocroy, Xavier Maillefer et sa sœur. Je les ai convoqués ici même pour dix heures.

— A merveille, monsieur le Juge. Il est neuf heures et demie : j'ai le temps de vous exposer la petite théorie que j'ai échafaudée quant à la personnalité de l'assassin.

Sur ces mots, Jacques parla assez longuement. Le juge et son greffier l'écoutaient avec un intérêt croissant.

— Sapristi, s'écria M. Pavezac lorsque le jeune inspecteur eut achevé d'exposer les faits, je crois que vous avez fait du bon travail, Landry ! Mais êtes-vous sûr de votre affaire, au moins ?

— A peu près, monsieur le Juge. Cependant, il me reste encore quelques points de détail à éclaircir, et c'est pour cela que je vous ai demandé de convoquer toutes ces personnes. Je souhaiterais que vous les confrontiez en ma présence.

— C'est ce que je vais faire... pas plus tard qu'à l'instant même. Il est dix heures cinq. Ceux que nous attendons doivent être là...

Il sonna et donna l'ordre à l'huissier d'introduire les témoins munis d'une lettre de convocation pour l'affaire Vérugnat.

L'instant d'après, quatre personnes pénétraient dans le bureau du juge : don Porfirio, Ernest Lerouge, Mlle de Rocroy et Raymonde Maillefer.

L'attitude des nouveaux arrivés valait d'être étudiée : Ernest paraissait mal à son aise ; plus humble et plus chafoin que jamais, il s'efforçait de tenir le moins de place possible et de se faire oublier. Raymond, qui avait cette fois troqué son costume d'infirmière contre un manteau noir, simple mais seyant, et une toque de feutre sombre, gardait son maintien à la fois modeste et assuré. Elyane, alourdie de fourrures somptueuses affichait un air arrogant que démentaient parfois des coups d'œil furtifs de bête traquée. Quant à don Porfirio Guadanar, vêtu d'un magnifique pardessus beige, il tenait de la main gauche un chapeau de feutre vert à mande orné d'une plume de coq et semblait aussi désinvolte que s'il se fût rendu non à la convocation d'un juge, mais à une invitation à déjeuner.

Détail curieux, toutefois : la main droite de don Porfirio était enveloppée d'un pansement...

— Asseyez-vous, mesdames, et vous aussi, messieurs, déclara le juge quand la porte se fut refermée et que l'huissier eut disparu.

« Tiens ! Mais vous n'êtes pas tous là... J'avais convoqué également M. Xavier Maillefer.

— Mon frère est encore souffrant, monsieur le Juge. Il n'a pu venir et je vous prie de l'excuser.

M. Pavezac jeta un coup d'œil à Jacques, qui, en réponse, lui fit un signe d'intelligence.

— C'est fâcheux, dit-il. Enfin, nous tâcherons de nous passer de son témoignage... pour aujourd'hui, tout au moins.

Il se tourna vers don Porfirio qui, confortablement installé dans un fauteuil, avait croisé ses jambes et balançait avec nonchalance son pied droit.

— Vous vous êtes blessé, Monsieur, à ce que je vois ?

L'Hidalgo fit un signe affirmatif.

— C'est exact, monsieur le Juge. Je vous suis bien reconnaissant de vous intéresser ainsi à ma santé.

Il y avait dans la voix du Brésilien un accent de raillerie que M. Pavezac feignit d'ignorer.

— Serait-il indiscret de vous demander comment vous vous êtes blessé ?

— Nullement, monsieur le Juge. Ce matin, dans

mon cabinet de toilette, j'étais en train de me raser... J'ai fait un faux mouvement et je me suis coupé à la main. Voilà !

— C'est fâcheux ! fit le magistrat d'un ton neutre.

— A qui le dites-vous ! riposta don Porfirio Guadamar.

Il y eut un instant de silence, puis M. Pavezac s'adressant à Jacques Landry, déclara :

— Ce que vous avez à dire intéresse toutes les personnes présentes. Je vous écoute, Inspecteur.

Le jeune homme se leva. Tous les visages se tournèrent vers lui ; on aurait entendu voler un insecte.

Durant quelques secondes, Landry laissa errer ses regards sur les visages des assistants, comme s'il avait voulu leur arracher un secret. Le silence se prolongeait, devenait presque intolérable. Ernest, recroquevillé sur lui-même, ne pouvait réprimer un tremblement nerveux ; Raymonde était très pâle ; Elyane de Rocroy se mordait les lèvres. Don Porfirio lui-même commençait à perdre un peu de son flegme.

Enfin, Jacques Landry parla :

— La première découverte importante, dans cette affaire, c'est le hasard qui l'a provoquée, en me permettant de trouver, sous le bureau de la victime, le fragment de lettre signé *Elyane*.

Mlle de Rocroy eut un soubresaut ; elle voulut interrompre le narrateur ; mais, d'un geste, ce dernier l'invita à le laisser poursuivre.

— Cette lettre, continua-t-il, établissait que, peu de temps avant le meurtre, Mlle de Rocroy, ici présente, se trouvait dans une situation financière fort difficile. J'en ai conclu qu'elle s'était adressée à M. Vérugnat, dont elle était la maîtresse, et que, ce dernier ayant refusé de lui donner satisfaction, elle s'était arrangée pour prendre de force ce qu'on ne voulait pas lui donner de bon gré.

Depuis un instant, la belle blonde faisait de vains efforts pour se contenir. Elle éclata soudain.

— C'est faux ! C'est absurde ! Vous me calomniez d'une façon indigne !

— Permettez ! Vous ne m'avez pas laissé finir. En imaginant que les choses s'étaient passées de la façon que je viens de dire, je commettais une grave erreur...

— Enfin ! Je ne vous le fais pas dire ! exulta Mlle de Rocroy.

— Ne triomphez pas trop vite ! L'erreur n'est pas celle que vous pensez : *je me suis trompé en croyant que la lettre avait été écrite par vous à M. Vêrugnat !*

Cette simple phrase produisit sur Elyane un effet surprenant.

L'arrogante créature perdit tout à coup sa superbe. Les yeux dilatés, la bouche tremblante, elle regardait Jacques avec une indicible terreur.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire ! bégaya-t-elle.

— Vous me comprenez fort bien. Cette lettre n'était pas écrite à votre protecteur, *mais à votre ami de cœur, à votre complice, si vous préférez !*

Avec un gémissement, Elyane de Rocroy se renversa dans son fauteuil, elle luttait visiblement contre une crise de nerfs toute proche.

— Le nom de cet homme, reprit Jacques, je le dirai tout à l'heure. Pour l'instant, je poursuis mon raisonnement.

« Ce n'est pas le hasard, cette fois, qui m'a conduit à cette dernière découverte, c'est simplement l'observation.

« Lorsque je me suis rendu chez vous, en compagnie de mon collègue Michelot, vous m'avez fort mal reçu, Mademoiselle. C'est que vous ne saviez pas quels atouts je possédais dans mon jeu. Donc, vous m'avez traité avec la dernière insolence... jusqu'au moment où j'ai tiré de ma poche le fameux fragment de lettre et où je vous l'ai montré.

« Aussitôt, changement à vue : vous pâlissez, vous vous troublez, vous êtes sur le point de vous trouver mal. Moi, je continue à vous exposer ma petite théorie ; je vous dis que cette lettre, je l'avais trouvée dans le bureau de M. Vêrugnat, qu'elle ne pouvait être adressée qu'à lui... *et là-dessus, vous vous ranimez progressivement, vous reprenez des forces...* Que conclure de cela, sinon qu'un instant plus tôt, vous vous jugiez perdue, et que mes dernières paroles vous avaient rassurée en vous prouvant que je m'engageais sur une fausse piste ?

Elyane ne répondit pas ; un tremblement convulsif la secouait.

— Bien entendu, poursuivit Jacques Landry, je gardai pour moi cette découverte et je me retirai sans vous avoir laissé deviner que je n'étais pas loin de connaître votre secret. Ce secret, j'aurais pu vous l'arracher plus tôt, si je ne vous avais pas laissé, comme je viens de le dire, le temps de reprendre des forces. C'est pourquoi, en quittant votre demeure, j'avouai à mon collègue Michelot que je venais de faire une gaffe.

« Cette gaffe, heureusement, n'était pas irréparable ; elle l'était d'autant moins que vous ne soupçonniez pas l'étendue de mes informations.

« Ce que votre brusque changement d'attitude m'avait fait deviner, je le résume rapidement : le morceau de lettre écrit par vous et trouvé par moi sous le bureau de la victime n'était pas adressé à Vérugnat, mais à votre amant de cœur. Et si je l'avais découvert dans la chambre du crime, cela signifiait que c'est son destinataire qui l'y avait laissé tomber par mégarde. En d'autres termes, cela voulait dire que l'assassin de M. Vérugnat n'était autre que votre amant !

Ces paroles tombèrent dans un silence de mort. Jacques Landry prit un temps et poursuivit, sans quitter des yeux Elyane qui semblait plus morte que vive :

— Cet assassin, je vous le nommerai... ou plutôt, il il se livrera lui-même tout à l'heure. Sachez seulement pour l'instant, qu'il n'échappera pas à la punition de ses crimes.

« Je dis : de ses crimes, car il a tué par deux fois. Le meurtre d'Antoine Vérugnat avait eu pour mobile le vol. Vol des billets de banque qui se trouvaient dans le coffre, et aussi de la fameuse émeraude confiée à don Porfirio par une de ses amies. Il fallait faire vite, car Mlle de Rocroy avait un besoin pressant d'argent. La lettre que j'ai découverte le prouve d'une façon irréfutable.

« Donc, cette lettre reçue, l'ami de Mlle de Rocroy, — encore une fois, il se démasquera tout à l'heure, — décide d'agir sans retard. Il connaît les aîtres ; au surplus, il a un complice dans la place : il s'est entendu d'avance avec le sieur Ernest Lerouge.

A l'énoncé de son nom, le domestique fit un bond sur son siège. Sa face jaune prit une teinte cadavérique, tandis qu'il s'écriait d'une voix étranglée :

— Je suis innocent !... Je dormais au moment du meurtre... On m'avait drogué...

— Vous voulez dire que *vous vous étiez drogué* vous-même, après avoir pris soin de laisser la porte du vestibule entre-bâillée, au moment de faire votre ronde vers onze heures. Ainsi, vous permettiez à l'assassin d'entrer librement dans la place à l'instant choisi par lui !

Ernest poussa un gémissement et se recroquevilla davantage sur sa chaise.

— Je continue, reprit froidement Jacques Landry.

« Un peu avant une heure du matin, le meurtrier pénètre dans la maison de Vérugnat. Il gagne le bureau de celui-ci, ouvre le coffre dont il avait surpris la combinaison, d'une façon ou d'une autre et dont il avait fait confectionner une clé. Il s'empare des billets et de l'émeraude... Mais avant de prendre la fuite, il heurte un meuble par mégarde... Le bruit réveille l'infortuné Vérugnat, qui dormait dans la pièce voisine. Il saute à bas de son lit, court dans le bureau. Une courte lutte s'engage. Le voleur était armé ; il poignarde son adversaire. Celui-ci, cependant, a eu le temps de pousser un cri d'alarme. L'assassin prend la fuite, se heurte en sortant à l'agent Barnègues et l'assomme d'un coup de poing. Voilà pour la première partie du drame.

« La seconde, maintenant. En possession de son butin, notre criminel songe à se débarrasser au plus tôt de l'émeraude compromettante. Dans ce dessein, au cours de la soirée qui suit le meurtre, il se rend chez un vieux recéleur, particulièrement habile, le père Abraham, après lui avoir téléphoné, sans doute. Il lui montre le bijou. Abraham accepte en principe de l'acheter, mais demande un délai de vingt-quatre heures, car il n'a pas d'argent dans sa boutique.

« Rendez-vous est donc pris pour la nuit suivante, à onze heures. Mais, le lendemain matin, en lisant les journaux, Abraham apprend le meurtre de M. Vérugnat ; il apprend, en même temps, — à tout hasard, j'avais tenu à ce que ces renseignements fussent pu-

bliés, — le vol de l'émeraude dont il trouve une description fort détaillée. De la sorte, il peut se rendre compte que l'émeraude qu'on vient de lui offrir est celle que l'assassin a dérobée dans le coffre... Et cela lui donne à réfléchir.

« Abraham était certes une canaille, mais il lui restait quelques scrupules, ou plutôt, il ne voulait pas courir de trop gros risques. Après avoir mûrement réfléchi, il téléphone à la Sûreté, demande à être mis en communication avec l'inspecteur qui s'occupe de l'affaire Vérugnat, c'est-à-dire avec moi. Et il me raconte toute l'histoire ; j'apprends ainsi que l'homme de l'émeraude doit retourner le soir-même chez Abraham à onze heures. Il est décidé immédiatement que nous organiserons une souricière. A dix heures précises, mon collègue Michelot et moi, nous nous présentons au magasin d'Abraham... trop tard ! Le meurtrier nous avait devancés.

« C'est un gaillard prudent : il a flairé le danger. Evidemment, il aurait pu ne pas venir, mais les journaux du matin lui avaient appris que la Police connaissait les numéros des billets volés à la victime, — donc difficulté de les passer sans risques. D'autre part, il lui fallait de l'argent dans le plus bref délai pour tirer sa maîtresse, Mlle de Rocroy, des griffes de ses créanciers. Il a pensé qu'Abraham lui achèterait tout de même le bijou, mais il a jugé plus sûr d'avancer sa visite de deux heures.

« Le reste se devine aisément : Abraham, sommé de donner l'argent en échange de la bague, hésite, tergiverse, cherche à gagner du temps, pour nous permettre d'arriver. L'autre devine le piège, et, sans hésiter, abat le vieil Abraham comme il avait abattu Vérugnat. Mais Abraham était armé lui aussi... Il blesse son agresseur à la main. Avant de mourir, il a la force de nous l'apprendre, sans toutefois nous révéler le nom de celui qui frappa.

Don Profirio Villarena avait sursauté. Ses regards allaient de sa main bandée à l'inspecteur Landry.

— Ah ! ça, cria-t-il, oseriez-vous prétendre que...

— Je ne prétends rien que je ne sois sûr de prouver, don Profirio ! Je dis que l'assassin a été blessé à la main, mais je n'ai jamais dit que ce fût vous... Par-

fois, le hasard se plaît à des jeux singuliers, et le fait de vous être coupé ce matin avec votre rasoir aurait pu entraîner pour vous de sérieux désagréments si, depuis hier, je n'avais la certitude que l'amant d'Elyane de Rocroy, le voleur des billets et de l'émeraude, l'assassin de Vérugnat, le meurtrier du vieil Abraham, c'est... Xavier Maillefer !

Raymonde s'était dressée comme si un sursaut l'eût mise debout. Livide, elle dit, — elle cria plutôt :

— Ce n'est pas vrai ! Mon frère est innocent !

— *Je n'ai jamais dit que votre frère fût coupable !* riposta Jacques avec flegme.

Tout en parlant, il s'était rapproché insensiblement de Raymonde Maillefer. Il étendit la main d'un geste brusque, et l'on vit soudain, dépouillé de son chapeau et de sa perruque, apparaître le véritable visage de Raymonde : un visage d'homme...

— Monsieur le Juge, déclara Landry, permettez-moi de vous présenter deux personnes en une seule : le frère et la sœur... ou plutôt M. Xavier Maillefer, car Mlle Maillefer n'a jamais existé que dans son imagination !

Avec un cri de rage, le meurtrier bondissait vers la porte. Mais il se heurta aux gardes qui veillaient dans le couloir. Il y eut une courte lutte, puis l'on entendit un claquement sec ; les menottes se refermèrent autour des poignets du scélérat qui, frémissant de rage impuissante, fut jeté sur un siège.

— Le procédé était ingénieux, reprit froidement Landry. Créer deux personnages pour permettre, en cas de difficultés, à l'un d'eux de disparaître en laissant l'autre poursuivre une existence tranquille, à l'abri des soupçons... Oui, vraiment, ce n'était pas mal combiné, et vous aviez prévu bien des choses, Xavier Maillefer : le petit pavillon isolé, la vieille femme de ménage un peu sourde qu'il vous était facile de berner en vous introduisant chez vous ou en sortant sans qu'elle s'en rendit compte. Et la profession d'infirmière, bien choisie, aussi, puisqu'elle légitimait des absences prolongées sans que personne pût y trouver à redire.

« Malheureusement, le plus malin ne saurait penser à tout. Je suis un peu observateur par nature et

aussi par profession. Lorsque, dans la matinée qui suivit le crime, Mlle Raymonde Maillefer est venue au domicile de M. Vérugnat, excuser son frère et lui fournir un magnifique alibi, j'ai remarqué qu'elle avait une dent en or... peu visible, certes, mais que l'on pouvait cependant remarquer en l'observant attentivement. Or, un peu plus tard, me trouvant au Vésinet en présence de Xavier Maillefer, je remarquai qu'il avait, lui aussi, une dent en or... exactement la même. Coïncidence ? J'eus peine à l'admettre. J'avais remarqué, il est vrai, que M. Maillefer avait réellement la fièvre, mais rien de plus facile que de provoquer en fort peu de temps une fièvre à la fois violente et sans gravité. Tous les carottiers, au régiment, qui veulent couper à une corvée ou à un exercice fatigant vous diront que c'est l'enfance de l'art. La prétendue Raymonde, en quittant la rue Raynouard, avait assez d'avance pour tout arranger à cet effet.

« Je me souvins, d'autre part, d'un artiste de music-hall que j'avais applaudi, voici quelques années. Il arrivait en scène, grîmé et costumé en femme, de telle façon que l'illusion était absolue. Il faisait des exercices de trapèze, remarquables d'ailleurs, puis, avant de rentrer dans la coulisse, il se débarrassait de sa perruque, et montrait aux spectateurs stupéfaits que la jolie femme qu'ils venaient d'applaudir n'était qu'un représentant du sexe fort !

« En quittant le Vésinet, mon opinion était donc faite, et je me disais qu'un pareil stratagème devait cacher des desseins assez louches. Toutefois, il me manquait encore deux preuves pour atteindre la vérité.

« La première, ce fut Mlle de Rocroy qui me la fournit, ainsi que je l'ai expliqué tout à l'heure. Quand j'eus compris que la lettre trouvée par moi était destinée non à Vérugnat, mais à un autre amant, je savais presque tout ce que je voulais savoir... et quand le vieil Abraham m'eut appris qu'il avait blessé son agresseur à la main, il me livra le dernier maillon qui manquait encore à la chaîne !

Ce disant, Landry saisissait la main droite de Xavier Maillefer et arrachait le gant qui la dissimulait. L'as-

sassin ne put retenir un cri de douleur... Sa main apparut, entourée d'un linge sanglant.

— Emmenez-les ! ordonna M. Pavezac, qui avait sonné.

Des gardes parurent, qui entraînent Ernest Lerouge, Elyane et Xavier Maillefer. Demeuré dans le bureau, don Porfirio se leva.

— Monsieur le Juge, je pense que vous n'avez plus besoin de mes services ?

Le magistrat fit un signe négatif et don Porfirio s'approcha de Jacques Landry.

— Cher ami, veuillez accepter mes félicitations les plus chaleureuses, vous les méritez bien : vous venez de débarrasser la société d'une crapule particulièrement dangereuse. C'est moi qui vous le dis... et je m'y connais.

Là-dessus, il adressa de la main un petit salut au juge, sidéré, et sortit en sifflotant.

FIN

Pour paraître samedi prochain :

LE DANSEUR MAUDIT

Roman policier inédit

par MAX-ANDRE DAZERGUES



SENSATIONNEL

Tous les **MERCREDIS**, demandez
à votre marchand de journaux habituel.

LE PETIT ROMAN POLICIER

du **DRAME**,
du **MYSTERE**,
de l'**ANGOISSE**,
de l'**INTÉRÊT**

pouvant être mis entre toutes les mains

LE ROMAN COMPLET :
sous couverture en 4 couleurs

0.50

J. FERENCZI & FILS, EDITEURS
9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14^e)
Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement
Made in France

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge.